This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Walter S. Johnson
Fund

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

Walter S. Johnson
Fund

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

ÉDOUARD DEMACHY

LES ROTHSCHILD

UNE FAMILLE

DE FINANCIERS JUIFS AU XIXe SIÈCLE

DEUXIÈME SÉRIE

[illegible] PARTIE

Les ROTHSCHILD et la Presse — La Branche française
Rapports secrets de la police générale concernant
Salomon, Karl et James ROTHSCHILD.
Les ROTHSCHILD [illegible]
Les ROTHSCHILD [illegible]

En Vente chez tous les Libraires

CHEZ L'AUTEUR
[illegible]
Paris

DOM. S. ALOYS.
JERSEIENS. S.J.

LES ROTHSCHILD

ÉDOUARD DEMACHY

LES ROTHSCHILD

UNE FAMILLE DE FINANCIERS JUIFS AU XIXe SIÈCLE

DEUXIÈME SÉRIE

2e ÉDITION

Les **ROTHSCHILD** et la Presse — La Branche française
Rapports secrets et Correspondance générale concernant
Salomon, Karl et James **ROTHSCHILD.**
Les **ROTHSCHILD** contrebandiers.
Les **ROTHSCHILD** francs-maçons.

En Vente chez tous les Libraires

CHEZ L'AUTEUR
[illegible]
PARIS

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DES ROTHSCHILD

C'est en préparant une étude financière sur les emprunts et conversions européens pendant le XIXe siècle que m'est venue l'idée d'écrire une histoire de la famille Rothschild.

Je ne pouvais consulter un document, ouvrir un journal, parcourir une revue sans rencontrer à chaque ligne, apparent ou latent, le nom fatidique et fatal de Rothschild.

Il m'a semblé alors que l'histoire de cette néfaste tribu israëlite devait précéder et servir en quelque sorte de préface à l'histoire financière et politique du siècle de lumière qui a vu fleurir à l'occident septentrional la lèpre juive.

Ma première idée avait été de rédiger cette étude sous forme d'histoire générale de l'Europe en racontant concurramment les faits et gestes des cinq maisons Rothschild de Londres, Paris, Vienne, Francfort et Naples : mais cette méthode qui tout d'abord m'avait semblé la bonne, m'empêchait de faire suffisamment saisir l'évolution que faisaient subir à chaque branche les conditions climatologiques et ethniques du pays et les habitants au milieu desquels elle florissait.

La nécessité de passer à chaque instant de Francfort à Naples, de Naples à Londres, de Londres à Vienne, de Vienne à Paris, empêchait toute suite dans la rédaction, embrouillait les choses les plus simples et fatiguait le lecteur par d'incessants voyages.

J'ai donc adopté le système consistant à commencer par écrire les origines de la famille et de ses milliards jusqu'aux environs de la mort du père à tous, le vénérable Amschel, je

passe ensuite à Londres, parce que Nathan Mayer de Rothschild a été le fort entre les forts, le véritable chef de la famille, le maître à tous et le magistral professeur de ses frères du continent.

J'aurais pu, il est vrai, m'arrêter à sa mort en 1836 et retourner en arrière à cet instant pour m'occuper de ce qu'avaient fait Salomon, Karl, James et Anselme ; je l'ai essayé, mais j'y ai encore trouvé des inconvénients, spécialement pour la coupe des volumes qui, au lieu de former des unités s'enchevêtraient les uns dans les autres comme les romans feuilletons de Ponson du Terrail.

J'ai donc pensé que définitivement il était plus rationel de détacher les branches et de les suivre jusqu'à leurs extrémités, du moins pour les deux principales, Londres et Paris.

Voici donc le plan de l'ouvrage :

Première série : L'origine des milliards. — L'ancêtre. — Waterloo, la Bourse de Londres.

— Nathan Mayer de Rothschild et ses descendants. — Généalogie ethnique.

Deuxième série : James Mayer de Rothschild et Napoléon Ier. — La Restauration. — Le paiement des indemnités. — L'emprunt de 1823. — Les premières conversions. — M. de Villèle et M. Humann. — Laffitte et Péreire. — Le chemin de fer du Nord.

Troisième série : Fin du règne de James de Rothschild, James est mort, vive Alphonse ! — Napoléon III. — Fould. — La guerre de 1870-71. — Le paiement des milliards. — Les conventions, l'Union Générale, le Comptoir d'Escompte. — Les Dépôts et Comptes courants. — Les emprunts italiens. — La convention monétaire. — Le renouvellement de la Banque de France.

Quatrième série : Histoire des maisons de Francfort, de Vienne et de Naples.

A la suite paraîtront plusieurs volumes de preuves.

L'ouvrage devant être traduit en Anglais, en Allemand, en Italien et en Russe pour paraître à Londres, Paris, Francfort, Vienne, Naples, St-Pétersbourg et New-York, la division par volume, spécialisant les pays, parlant des langues différentes, s'imposait pour la commodité du lecteur.

Néanmoins il me semble indispensable de donner, dès maintenant, une idée générale de la famille Rothschild de façon à ce que le lecteur ne voyage pas en pays inconnu.

Ce que je tiens tout d'abord à prouver, c'est qu'il est impossible d'arriver à la fortune qu'ont possédée les Rothschild au bout d'un très petit nombre d'années, en partant de zéro comme les auteurs ont voulu jusqu'ici le faire croire.

Les Rothschild n'ont rien inventé et n'ont exploité aucune invention ; les Rothschild n'ont pas fait d'industrie ; les Rothschild ont commencé par travailler avec des capitaux, AVEC D'ÉNORMES CAPITAUX.

Donc ils en avaient la disposition, seulement ils n'en étaient pas les légitimes propriétairés. Ils ont gardé pour eux tous les bénéfices et n'ont rien ou presque rien donné à celui avec l'argent duquel ils travaillaient.

Donc encore l'origine de leur fortune est loin d'être aussi pure que tendrait à le faire croire la fameuse devise « *Integritas* » qui figure sur leurs armes.

Quant aux moyens par lesquels ils l'ont portée au chiffre effroyable auquel elle se monte aujourd'hui, je n'hésite pas à les qualifier de frauduleux dans le sens moral, sinon légal du mot.

On peut être malhonnête tout en restant dans les limites du code.

Les Rothschild ont été la cheville ouvrière de tous les évènements politiques et financiers du dix-neuvième siècle en Europe. Leur nom devrait se trouver à chaque page de chaque histoire de chaque pays.

Malgré cela on peut lire des volumes, des ouvrages entiers sans seulement y voir figurer le nom de Rothschild.

Ou les historiens ont été frappés d'aveuglement, ou ils ont étés payés pour se taire.

Écrire l'histoire de la Restauration et celle de Louis-Philippe sans prononcer le nom des descendants de Mayer Amschel, c'est écrire l'histoire du premier empire sans prononcer le nom de Napoléon Ier.

Et pourtant c'est ce qui a été fait.

Pour la France la grande source d'informations aurait été les archives du ministère des finances, mais l'incendie de la commune a tout détruit.

LES ROTHSCHILD ÉTAIENT DIRECTEMENT INTÉRESSÉS A L'INCENDIE DU MINISTÈRE DES FINANCES.

Il est véritablement bien curieux de remarquer le respect excessif qu'ont eu les chefs de la commune pour les propriétés de cette noble et judaïque famille. Une des principales

barricades était celle qui fermait la rue Royale à sa jonction avec la place de la Concorde, la rue de Rivoli et les Tuileries. L'ancien hôtel de Talleyrand-Périgord, le sanctuaire actuel du baron Alphonse n'a même pas été visité, et pourtant, il faisait le coin de la rue de Rivoli et de la rue St.-Florentin, et se trouvait par conséquent en pleine barricade et plus exposé que n'importe quel autre à la convoitise et à la vengeance des révolutionnaires.

Les partisans de la commune en voulaient à tout ce qui était riche et principalement à ceux qui s'étaient engraissés des dépouilles du peuple.

Et pourtant l'hôtel Rothschild est resté intact pendant qu'on brûlait d'insignifiantes maisons de la rue Royale.

Les pétroleurs et pétroleuses, quoique n'ayant pas reçu une très solide éducation ne pouvaient ignorer le nom de Rothschild qui dans le peuple a remplacé le nom de Crésus,

ils savaient que les Rothschild représentaient l'intégration de la richesse, qu'ils étaient riches entre les riches, exploiteurs entre les exploiteurs et pourtant les pétroleurs et pétroleuses ont passé devant l'hôtel d'Alphonse de Rothschild leurs bidons de pétrole à la main et ils ne se sont pas arrêtés.

Les Rothschild ont des hôtels dans tout Paris ; rue Saint Florentin, rue Laffite, rue de Chateaudun, avenue Marigny, au parc Monceau, au faubourg Saint Honoré, etc., etc.

Tout ces superbes hôtels bâtis avec nos dépouilles sont restés intacts.

Les communards ont fusillé l'archevêque de Paris et ont adoré la ploutocratie des Mayer Amschel.

Au ministère des finances se trouvaient les archives de l'argent du peuple ; car c'est là que se trouve la comptabilité des sommes perçues par le Trésor au moyen des impôts. L'intérêt de la commune était donc que ces papiers fus-

sent conservés et publiés afin qu'on pût connaître les noms des prévaricateurs et leur infliger le juste châtiment qu'ils avaient mérité.

De même que la première révolution publiait les archives de la Bastille et la République du 4 septembre les papiers secrets du second empire, de même la commune avait intérêt à mettre au jour les malversations et à publier les documents secrets du ministère des finances et de la cour des Comptes.

Au lieu de cela, elle les détruit, elle les brûle, elle les annihile !

« *Is fecit cui prodest* ».

Ce ne sont pas les gens de la Commune qui ont mis le feu au ministère des finances et à la Cour des Comptes ; ce sont ceux qui avaient intérêt à faire disparaître les preuves de leurs innombrables malversations.

Quels étaient-ils ? nous le saurons peut-être un jour.

Les pétroleurs et pétroleuses étaient généra-

lement ivres et se laissaient bénévolement conduire par des chefs inconnus qui dirigeaient leurs mains et leur indiquaient les maisons à brûler.

Les incendiaires ont presque toujours été des brutes inconscientes.

Les brutes ont été fusillées, les chefs inconnus sont rentrés dans l'ombre pour encaisser la récompense qui leur était due...

Nathan Mayer avait vingt ans lorsqu'en 1798 il partit en Angleterre pour y jeter les premières bases de la maison des lords de Rothschild ; James, son frère, avait aussi vingt ans quand, en 1812, il vint pour la première fois à Paris, du moins d'après ce que disent ses biographistes officiels, Nathan et James sont les deux grands Rothschild de la seconde génération ; ils furent les dignes fils d'un digne père. L'histoire de James, le chef de la maison de Paris, qui fournira la matière de mon deuxième volume, est la plus intéressante de toutes celles

de la famille ; son père Amschel était né en 1743, il avait donc cinquante ans lorsque, dans un dernier élan de tendresse, il rendit mère de James la douce et suave Gutta Schnapper, la perle de la Judengasse.

James a donc pu hériter des qualités acquises par son père jusqu'à l'âge de cinquante ans. Son frère Nathan était né 15 ans plus tôt, en 1777.

Il avait coulé de l'eau sous le pont et de l'or dans la caisse du bonhomme Amschel pendant ces quinze années.

On était en 1792, la révolution grondait en France, les trompettes de Jéricho, sonnaient la libération d'Israël, Mayer Amschel était déjà en position d'entrevoir la puissance future de sa race. On sent toutes ces choses dans la personnalité de James, fort différente de celle de Nathan son frère ; elle fut certainement influencée par les graves événements qui se passèrent pendant la grossesse de Madame

Gutta Mayer Amschel, sa digne mère.

Il est impossible, que pendant cette année, la conversation ne roulât pas continuellement sur les résultats que pourrait avoir la révolution française pour la race d'Israël.

Quand Amschel, après avoir trotté toute la journée pour ses nombreuses affaires, rentrait en pataugeant dans sa chère Judengasse, la famille devait se réunir autour de la table dans la cuisine sale et familiale, de la maison de l'Ecu rouge et le bon père de famille tout en dégustant l'horrible brouet qu'avait dû lui préparer sa fidèle et féconde épouse, racontait les événements, disait les nouvelles, parlait des espérances futures.

Autour de la table se trouvaient les enfants. Le fils aîné, Anselme, qui venait d'avoir 19 ans et qui aidait déjà son père à gruger le pauvre monde de concert avec son frère Salomon âgé de 18 ans.

Nathan n'avait que quinze ans, mais chez

lui la valeur n'attendait pas le nombre des années et il ne devait pas être le dernier à profiter des admirables leçons du bon vieillard. Le petit Karl n'avait que 5 ans et il devait déjà être couché ainsi que sa sœur Babette, âgée de 8 ans, sous la surveillance de la grande sœur Charlotte, âgée de 22 ans.

C'était autour d'une table boitense à la lueur d'une mauvaise chandelle, (car la sordide avarice de la bonne Gutta était célèbre dans tout le Ghetto de Francfort), que le déjà très riche Amschel développait ses plans d'avenir et enseignait à ses fils l'art de rouler les goys de la race arienne.

Il racontait les événements du jour, lisait les notes confidentielles qu'il avait reçues de la cour de son compère le Landgrave de Hesse-Cassel et la famille se réjouissait à cause du sang qui commençait à couler à Paris.

Amschel en voyant la déchéance de la royauté de race, prévoyait son remplacement

par la royauté de l'or et il prêchait à ses enfants l'évangile du vol légal. Il prédisait la grandeur de sa race élevée sur des monceaux d'or ramassés dans la boue et dans le sang et l'enfant que Gutta portait dans son sein tressaillait de désir.

Oh ! s'il avait pu savoir le vieil israëlite que son futur James serait annobli en 1815 à l'âge de vingt-trois ans, baron à trente ans, en 1822 et qu'à quarante ans le 6 janvier 1842, il se présenterait resplendissant dans son auréole d'or au milieu des salons du maréchal Soult, en portant sur sa poitrine le crachat de grand officier de la Légion d'honneur !

Mais non, malgré son sens prophétique, malgré sa double vue, Mayer Amschel ne pouvait prévoir le degré d'ignominie auquel pouvait tomber un gouvernement français. Mayer Amschel savait que les juifs reçoivent les crachats sur la face et ne pouvait, je le répète

prévoir, qu'un jour viendrait où ils les porteraient sur la poitrine.

L'état psychique de James fut fortement influencé par les événements qui eurent lieu pendant la grossesse de sa mère et par les espérances qu'ils faisaient naître dans son cœur de juive.

Comme nous le verrons dans la suite de ces études, la grande différence entre Nathan et son frère James, c'est que le premier se contente d'être le roi de la Bourse et d'avoir des courtiers pour valets, tandis que le second aspire à régner sur le gouvernement et choisit ses valets parmi les premiers ministres, depuis Villèle jusqu'à Léon Say qui aurait mieux fait de porter le nom de Baptiste comme se rapportant davantage à son état de domesticité vis-à-vis de la puissante maison de la rue Lafitte. Les Anglais ont mieux résisté aux Rothschild de Londres, que les Français à ceux de Paris.

A Londres, Lionel de Rothschild met dix ans pour forcer les portes de la chambre des Communes ; à Paris si James avait daigné être pair il n'aurait eu qu'à faire un signe, mais il avait trop de mépris pour nos institutions pour consentir à ce qu'il aurait considéré comme une déchéance.

Le fils aîné Anselme prit la succession de son père à la maison de banque de Francfort et comme les conditions d'habitat n'avaient pas changé, il resta un vrai Mayer.

Ce fut le plus véritablement israëlite de la famille, au point de vue des mœurs, des habitudes et de la religion.

Il avait épousé malgré lui et pour obéir à son père la jeune Eva Hannau ; son peu d'amour pour son épouse fut probablement la cause qu'il n'eut point d'enfants.

A sa mort il fut remplacé à la tête de la maison par les deux fils de son frère Karl, qui dirigeait celle de Naples.

Salomon, le second fils eut Vienne pour théâtre de ses exploits : en arrivant dans la capitale de l'Autriche il trouva la place prise par des coréligionnaires à lui, les juifs Arnstein, Eskeles, Geymüller, Steina et Sina ; il eut vite fait de se débarrasser des quatre premiers et laissa le dernier vivoter tout doucettement à l'ombre de l'arbre gigantesque des Rothschild.

Karl, le petit avant-dernier se dirigea vers les eaux bleues de la Méditerrannée, il se fixa à Naples comme centre des principautés qu'il devait successivement ruiner. Il avait épousé une fort jolie juive portant le nom harmonieux d'Adélaïde Hertz. Le ménage fut vite au mieux avec le roi de Naples, ce qui lui facilita beaucoup les affaires.

Ses deux fils aînés Charles et William retournèrent à Francfort à la mort de leur oncle Anselme et laissèrent la maison de Naples à leur frère Adolphe qui succéda à son père Karl.

Adolphe n'y resta point longtemps et liquida

la maison après la mort de son père, c'est le seul des descendants d'Amschel qui ne fut ni un Rothschild, ni un Mayer ; il n'avait que peu de goût pour les affaires et préféra en bon philosophe vivre sans soucis en jouissant de ses immenses revenus.

Il se maria à une cousine Rothschild, mais n'eut point d'enfants.

Au point de vue physique c'est le vivant portrait du roi de Naples.

Salomon, de Vienne, n'eut que deux enfants ; son fils, Anselme Salomon qui lui succéda et une fille, Betty, qui épousa son oncle James.

La première génération de banquiers se compose donc de : Nathan à Londres, Anselme à Francfort, Salomon à Vienne, Karl à Naples et James à Paris.

La seconde génération se compose de :

1° Lionel à Londres, chef de maison aidé de ses deux frères Anthony et Mayer.

Salomon, le second fils eut Vienne pour théâtre de ses exploits : en arrivant dans la capitale de l'Autriche il trouva la place prise par des coréligionnaires à lui, les juifs Arnstein, Eskeles, Geymüller, Steina et Sina ; il eut vite fait de se débarrasser des quatre premiers et laissa le dernier vivoter tout doucettement à l'ombre de l'arbre gigantesque des Rothschild.

Karl, le petit avant-dernier se dirigea vers les eaux bleues de la Méditerranée, il se fixa à Naples comme centre des principautés qu'il devait successivement ruiner. Il avait épousé une fort jolie juive portant le nom harmonieux d'Adélaïde Hertz. Le ménage fut vite au mieux avec le roi de Naples, ce qui lui facilita beaucoup les affaires.

Ses deux fils aînés Charles et William retournèrent à Francfort à la mort de leur oncle Anselme et laissèrent la maison de Naples à leur frère Adolphe qui succéda à son père Karl.

[illegible] n'y resta point longtemps et liquida

la maison après la mort de son père, c'est le seul des descendants d'Amschel qui ne fut ni un Rothschild, ni un Mayer ; il n'avait que peu de goût pour les affaires et préféra en bon philosophe vivre sans soucis en jouissant de ses immenses revenus.

Il se maria à une cousine Rothschild, mais n'eut point d'enfants.

Au point de vue physique c'est le vivant portrait du roi de Naples.

Salomon, de Vienne, n'eut que deux enfants ; son fils, Anselme Salomon qui lui succéda et une fille, Betty, qui épousa son oncle James.

La première génération de banquiers se compose donc de : Nathan à Londres, Anselme à Francfort, Salomon à Vienne, Karl à Naples et James à Paris.

La seconde génération se compose de :

1° Lionel à Londres, chef de maison aidé de ses deux frères Anthony et Mayer.

de la famille ; son père Amschel était né en 1743, il avait donc cinquante ans lorsque, dans un dernier élan de tendresse, il rendit mère de James la douce et suave Gutta Schnapper, la perle de la Judengasse.

James a donc pu hériter des qualités acquises par son père jusqu'à l'âge de cinquante ans. Son frère Nathan était né 15 ans plus tôt, en 1777.

Il avait coulé de l'eau sous le pont et de l'or dans la caisse du bonhomme Amschel pendant ces quinze années.

On était en 1792, la révolution grondait en France, les trompettes de Jéricho, sonnaient la libération d'Israël, Mayer Amschel était déjà en position d'entrevoir la puissance future de sa race. On sent toutes ces choses dans la personnalité de James, fort différente de celle de Nathan son frère ; elle fut certainement influencée par les graves événements qui se passèrent pendant la grossesse de Madame

Gutta Mayer Amschel, sa digne mère.

Il est impossible, que pendant cette année, la conversation ne roulât pas continuellement sur les résultats que pourrait avoir la révolution française pour la race d'Israël.

Quand Amschel, après avoir trotté toute la journée pour ses nombreuses affaires, rentrait en pataugeant dans sa chère Judengasse, la famille devait se réunir autour de la table dans la cuisine sale et familiale, de la maison de l'Ecu rouge et le bon père de famille tout en dégustant l'horrible brouet qu'avait dû lui préparer sa fidèle et féconde épouse, racontait les événements, disait les nouvelles, parlait des espérances futures.

Autour de la table se trouvaient les enfants. Le fils aîné, Anselme, qui venait d'avoir 19 ans et qui aidait déjà son père à gruger le pauvre monde de concert avec son frère Salomon âgé de 18 ans.

Nathan n'avait que quinze ans, mais chez

lui la valeur n'attendait pas le nombre des années et il ne devait pas être le dernier à profiter des admirables leçons du bon vieillard. Le petit Karl n'avait que 5 ans et il devait déjà être couché ainsi que sa sœur Babette, âgée de 8 ans, sous la surveillance de la grande sœur Charlotte, âgée de 22 ans.

C'était autour d'une table boitense à la lueur d'une mauvaise chandelle, (car la sordide avarice de la bonne Gutta était célèbre dans tout le Ghetto de Francfort), que le déjà très riche Amschel développait ses plans d'avenir et enseignait à ses fils l'art de rouler les goys de la race arienne.

Il racontait les événements du jour, lisait les notes confidentielles qu'il avait reçues de la cour de son compère le Landgrave de Hesse-Cassel et la famille se réjouissait à cause du sang qui commençait à couler à Paris.

Amschel en voyant la déchéance de la royauté de race, prévoyait son remplacement

par la royauté de l'or et il prêchait à ses enfants l'évangile du vol légal. Il prédisait la grandeur de sa race élevée sur des monceaux d'or ramassés dans la boue et dans le sang et l'enfant que Gutta portait dans son sein tressaillait de désir.

Oh ! s'il avait pu savoir le vieil israëlite que son futur James serait annobli en 1815 à l'âge de vingt-trois ans, baron à trente ans, en 1822 et qu'à quarante ans le 6 janvier 1842, il se présenterait resplendissant dans son auréole d'or au milieu des salons du maréchal Soult, en portant sur sa poitrine le crachat de grand officier de la Légion d'honneur !

Mais non, malgré son sens prophétique, malgré sa double vue, Mayer Amschel ne pouvait prévoir le degré d'ignominie auquel pouvait tomber un gouvernement français. Mayer Amschel savait que les juifs reçoivent les crachats sur la face et ne pouvait, je le répète

Voici la situation des descendants des Mayer Amschel de Francfort dont je vais raconter l'histoire.

1° Demeurant à Paris.

A. — *Le baron Alphonse,* chef de la maison de banque et sa femme Léonora, fille de Lionel de Londres, demeurant 2, rue Saint-Florentin, avec son fils unique Edouard célibataire.

Il a eu deux filles, la première Bettina avait épousé son cousin Albert Salomon, fils d'Anselme Salomon de Vienne, elle est morte le 24 mars 1892, à 34 ans, laissant cinq fils et une fille.

La seconde Béatrix a épousé un juif M. Maurice Ephrussi ; elle n'a pas d'enfant.

Château à Ferrières (Seine-et-Marne).

Le baron Alphonse est commandeur de la légion d'honneur ;

Régent de la Banque de France ; Président du conseil d'administration du Chemin de Fer

A Londres, Lionel de Rothschild met dix ans pour forcer les portes de la chambre des Communes ; à Paris si James avait daigné être pair il n'aurait eu qu'à faire un signe, mais il avait trop de mépris pour nos institutions pour consentir à ce qu'il aurait considéré comme une déchéance.

Le fils aîné Anselme prit la succession de son père à la maison de banque de Francfort et comme les conditions d'habitat n'avaient pas changé, il resta un vrai Mayer.

Ce fut le plus véritablement israëlite de la famille, au point de vue des mœurs, des habitudes et de la religion.

Il avait épousé malgré lui et pour obéir à son père la jeune Eva Hannau ; son peu d'amour pour son épouse fut probablement la cause qu'il n'eut point d'enfants.

A sa mort il fut remplacé à la tête de la maison par les deux fils de son frère Karl, qui dirigeait celle de Naples.

de la famille ; son père Amschel était né en 1743, il avait donc cinquante ans lorsque, dans un dernier élan de tendresse, il rendit mère de James la douce et suave Gutta Schnapper, la perle de la Judengasse.

James a donc pu hériter des qualités acquises par son père jusqu'à l'âge de cinquante ans. Son frère Nathan était né 15 ans plus tôt, en 1777.

Il avait coulé de l'eau sous le pont et de l'or dans la caisse du bonhomme Amschel pendant ces quinze années.

On était en 1792, la révolution grondait en France, les trompettes de Jéricho, sonnaient la libération d'Israël, Mayer Amschel était déjà en position d'entrevoir la puissance future de sa race. On sent toutes ces choses dans la personnalité de James, fort différente de celle de Nathan son frère ; elle fut certainement influencée par les graves événements qui se passèrent pendant la grossesse de Madame

Gutta Mayer Amschel, sa digne mère.

Il est impossible, que pendant cette année, la conversation ne roulât pas continuellement sur les résultats que pourrait avoir la révolution française pour la race d'Israël.

Quand Amschel, après avoir trotté toute la journée pour ses nombreuses affaires, rentrait en pataugeant dans sa chère Judengasse, la famille devait se réunir autour de la table dans la cuisine sale et familiale, de la maison de l'Ecu rouge et le bon père de famille tout en dégustant l'horrible brouet qu'avait dû lui préparer sa fidèle et féconde épouse, racontait les événements, disait les nouvelles, parlait des espérances futures.

Autour de la table se trouvaient les enfants. Le fils aîné, Anselme, qui venait d'avoir 19 ans et qui aidait déjà son père à gruger le pauvre monde de concert avec son frère Salomon âgé de 18 ans.

Nathan n'avait que quinze ans, mais chez

lui la valeur n'attendait pas le nombre des années et il ne devait pas être le dernier à profiter des admirables leçons du bon vieillard. Le petit Karl n'avait que 5 ans et il devait déjà être couché ainsi que sa sœur Babette, âgée de 8 ans, sous la surveillance de la grande sœur Charlotte, âgée de 22 ans.

C'était autour d'une table boitense à la lueur d'une mauvaise chandelle, (car la sordide avarice de la bonne Gutta était célèbre dans tout le Ghetto de Francfort), que le déjà très riche Amschel développait ses plans d'avenir et enseignait à ses fils l'art de rouler les goys de la race arienne.

Il racontait les événements du jour, lisait les notes confidentielles qu'il avait reçues de la cour de son compère le Landgrave de Hesse-Cassel et la famille se réjouissait à cause du sang qui commençait à couler à Paris.

Amschel en voyant la déchéance de la royauté de race, prévoyait son remplacement

par la royauté de l'or et il prêchait à ses enfants l'évangile du vol légal. Il prédisait la grandeur de sa race élevée sur des monceaux d'or ramassés dans la boue et dans le sang et l'enfant que Gutta portait dans son sein tressaillait de désir.

Oh ! s'il avait pu savoir le vieil israëlite que son futur James serait annobli en 1815 à l'âge de vingt-trois ans, baron à trente ans, en 1822 et qu'à quarante ans le 6 janvier 1842, il se présenterait resplendissant dans son auréole d'or au milieu des salons du maréchal Soult, en portant sur sa poitrine le crachat de grand officier de la Légion d'honneur !

Mais non, malgré son sens prophétique, malgré sa double vue, Mayer Amschel ne pouvait prévoir le degré d'ignominie auquel pouvait tomber un gouvernement français. Mayer Amschel savait que les juifs reçoivent les crachats sur la face et ne pouvait, je le répète

3° Demeurant à Naples :

Néant.

4° Demeurant à Londres :

A. — *Lord Nathaniel*, baronet, et sa femme Emma fille de Charles de Naples-Francfort, chef de la maison de Londres.

Un fils et héritier, Lionel Walter.

Lord Nathaniel est administrateur du chemin de fer du Nord.

A. — *Baron Alfred,* célibataire.

Le baron Alfred est administrateur du chemin de fer du Nord.

C. — *Baron Léopold*, et sa femme Marie Perugia de Trieste (juive).

D. — *Anna de Rothschild*, célibataire, fille du baron Anthony.

E. — *Lady Seymour*, née Constance, fille du baron Anthony.

F. — *Le baron Ferdinand*, fils d'Anselme Salomon de Vienne, naturalisé anglais, veuf d'Evelina, fille de Lionel de Londres, sans postérité.

5° A Vienne.

A. — *Salomon-Albert*, fils d'Anselme-Salomon troisième chef de la maison de Vienne, veuf de sa cousine Bettina, fille du baron Alphonse de Paris, cinq fils et une fille.

B. — *La baronne Franchetti,* née Louise, fille d'Anselme-Salomon de Vienne.

C. — *Le baron Nathan*, célibataire, fils d'Anselme Salomon.

D. — *Alice*, fille d'Anselme Salomon, célibataire.

Maintenant qu'elle peut être la fortune des Rothschild ?

Cette question sera étudiée plus tard, mais on peut dire, dès à présent, qu'elle ne peut recevoir qu'une réponse hypothétique.

Pourtant pour satisfaire dès à présent la curiosité publique j'en dirai ici quelques mots.

On pourrait pour la fortune de la maison de Paris partir du point suivant :

James de Rothschild est mort en 1868 en

laissant quatre enfants vivants et un enfant mort ayant postérité.

Les enfants vivants étaient :

Alphonse.

Edmond.

Gustave.

Charlotte, femme de Nathaniel.

L'enfant mort était Salomon, décédé en 1864, laissant une fille mineure Hélène de Rothschild.

Donc, d'après la loi française, des tuteurs ont dû être nommés et Hélène devait avoir droit à une part d'enfant sur la fortune déclarée par la succession James.

La part disponible est égale à 1/4 de la fortune déclarée.

Reste 3/4 à partager entre 5 enfants, soit 3/20 chacun.

Donc enfin la fortune laissée à Hélène représentait les trois-vingtièmes de la fortune déclarée, laissée par le père. Drumont, qui est généralement très-mal renseigné et qui bafouille

déplorablement chaque fois qu'il s'agit de chiffres, déclare dans la « *Fin d'un monde* » qu'Hélène a recueilli 372 millions.

Je ne sais pas encore exactement le chiffre, mais d'après les renseignements que j'ai pu me procurer, il se trouverait dépasser un peu cent millions ; en tout cas, en l'évaluant à ce chiffre, je ne dois pas me tromper en plus.

Il en résulte qu'en admettant, ce qui est absurde, que la fortune déclarée par la succession James Rothschild fût l'expression de la vérité, le chiffre se trouverait être de $\frac{20 \times 100}{3} =$ 666 millions.

L'enregistrement aurait, paraît-il (du reste nous en reparlerons en temps et lieu) transigé avec la succession Rothschild et accepté un forfait les yeux fermés ou bouchés par ordre supérieur.

De quel droit ?

En vertu de quel loi ou ordonnance ?

La question reste à discuter.

Somme toute la succession James **A EU LA POSSIBILITÉ DE DISSIMULER AU FISC UNE GROSSE PARTIE DE LA FORTUNE.**

Il serait naïf et même injurieux pour la famille Rothschild de supposer qu'ils n'en ont pas profité.

La plus petite somme à laquelle put se monter la fortune laissée par James en 1868, doit être un milliard.

En supposant que les affaires de la maison n'aient réussi qu'à produire un intérêt de 5 °/₀ et à payer les dépenses de la famille, l'accumulation des intérêts aurait produit le doublement du capital en 14 ans.

Nous aurions donc :

Fortune des Rothschild	de Paris	en 1868.	— 1.000.000.000
—	—	en 1882	— 2.000.000.000
—	—	en 1896	— 4.000.000.000

Je pense donc qu'on peut évaluer la fortune des Rothschild de Paris, descendant de James, à quatre milliards au minimum.

Comme autre source de renseignements très

hypothétiques du reste, le journal « *l'Organisation du Travail* » publiait en juin 1848 une estimation des grosses fortunes de Paris que je reproduis ci-dessous.

Laffitte frères et Delamarre,	10 millions.
Bandon,	12 »
Rougemond et Lafond,	15 »
Dourand,	20 »
Delessert,	20 »
Aquirrevengon,	20 »
Halphen,	20 »
Duc de Montpensier,	20 »
Hottinguer,	25 »
Pelleprat,	25 »
Fould,	30 »
Hoop,	40 »
Duc d'Aumale,	70 »
Madame Adélaïde,	70 »
Baron Greffhul,	100 »
Rothschild (James),	600 »
Le Roi de France,	800 »

En partant de ce chiffre de 600 millions en 1848, et en accumulant les intérêts à 5 0/0, nous obtiendrons le tableau de progression suivant :

Fortune de James en 1848,	600 millions.	
» » en 1868,		
600 × 265.33 = 1.591.98.	1.592	»
Fortune en 1884,	1.692	»
» » 1896,	6.368	»

(Six milliards 368 millions).

En prenant la moyenne entre ce calcul et celui résultant de la part d'Hélène nous arriverions à cinq milliards environ.

La maison de Londres est au moins aussi riche, soit 5 autres milliards.

En prenant le même chiffre pour les maisons de Francfort, Naples et Vienne, nous arriverions à un minimum de 15 milliards.

Le chiffre de 20 milliards doit être celui qui se rapproche le plus de la vérité comme montant total probable de la fortune réunie de

tous les Rothschild. Je pense donc que l'histoire d'une famille qui est arrivée à réunir entre ses mains une fortune de vingt milliards de francs, vaut la peine d'être écrite. Curiosité à part, il y avait même œuvre utile à faire, en démontrant au gouvernement que, cette fortune ayant été acquise malhonnêtement, il y avait intérêt public à faire rendre gorge aux spéculateurs éhontés qui se sont enrichis des dépouilles de tous.

La famille de Rothschild de Paris possède une fortune minimum de 5 milliards et tout gouvernement franchement honnête devrait se faire un devoir de confisquer ces cinq milliards dans le plus bref délai.

On a bien confisqué la fortune du clergé et les biens des émigrés, pourquoi ne confisquerait-on pas aussi celle des Rothschild, des Hirsch, des Ephrussi, des Cahen d'Anvers, et de toute cette bande de juifs qui ne sont même pas Français.

LES ROTHSCHILD

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE FINANCIERS JUIFS

AU XIXe SIÈCLE

CHAPITRE I

La légende de probité

Les Rothschild sont riches, puissamment riches, extraordinairement riches. Ils possèdent des milliards. D'un autre côté, une seule maison ne gagne pas des milliards, fusse en un siècle, par des moyens purement honorables. — Le fait est brutalement impossible ; aussi nous sommes sûrs de trouver à l'origine de leur famille une légende d'honorabilité.

Cette légende existe en effet et a été fixée sur la toile en l'an de grâce 1861, par Mau-

rice Oppenheim, peintre pour scènes de vie de famille israélite.

C'est la maison des Rothschild de Vienne qui se trouve l'heureux possesseur de ce superbe chef-d'œuvre. Nous ne pouvons donc mieux faire que de lire la légende sur ce tableau lui-même qui, ayant été commandé et payé par un chef de la famille Rothschild, peut et doit être considéré comme offrant toute garantie d'authenticité.

Dans les diverses biographies que j'ai consultées les faits ne sont pas toujours racontés de la même façon ; il s'est produit des variantes. Je préfère donc, je le répète, m'en rapporter au tableau lui-même, car je dois croire que la maison Rothschild qui porte comme devise « Integritas » ne se serait jamais abaissée jusqu'à induire en erreur le peintre Maurice Oppenheim et la postérité.

L'artiste a reproduit deux scènes :

Dans la première, l'électeur de Hesse-Cas-

sel, placé entre sa femme et sa petite fille, confie au bon juif Amschel Mayer ses nombreux millions.

Dans la seconde scène, le bon juif Amschel étant mort et les temps étant devenus meilleurs, ses cinq fils rapportent à l'électeur le trésor, plus l'intérêt à 5 du cent.

L'électeur paraît agréablement surpris.

Au premier abord il semble curieux que cette restitution d'un dépôt ait été considérée par la famille Rothschild comme une chose tellement extraordinaire et anormale qu'il fut nécessaire d'en conserver la mémoire à la postérité.

Il m'est arrivé plusieurs fois, étant au bord de la mer, qu'un ami soit venu me confier sa montre avant d'aller prendre son bain ; il ne m'est pourtant jamais venu à l'esprit de me faire photographier au moment de la restitution afin de laisser à mes enfants un monument de mon honorabilité.

Sous l'empire, la famille d'Orléans a confié à la maison de mon père, sans reçu aucun, la plus grande partie de ses biens ; en 1872, quand les princes sont revenus, on leur a rendu leur bien, mais on n'a pas fait faire de tableau, la chose ayant paru toute simple.

Il semblerait donc résulter de cette peinture que la race juive a la mauvaise habitude de ne pas rendre les dépôts qui lui sont confiés sans reçus et sans témoins, et qu'en conséquence, lorsqu'une restitution se produit dans ces circonstances, l'action est considérée comme tellement exceptionnelle et méritoire qu'il devient nécessaire d'en perpétuer le souvenir. Ceci remet en mémoire les versets 318-[35] et 319-[36] du chapitre VI de la Bible.

Je cite d'après Gustave d'Eichthal (sortie d'Egypte page 72).

« 318-[35]. *Les fils d'Israël firent selon la pa-*
« *role de Moïse, et demandèrent aux Egyptiens*

« *des vaisseaux d'argent et d'or et des vête-* « *ments* ».

« 318-[36]. *Et l'Etre fit trouver faveur au* « *peuple aux yeux des Egyptiens qui les leur* « *prêtèrent et ils dépouillèrent les Egyp-* « *tiens* ».

On serait tenté de croire qu'à cause d'une si prodigieuse fortune sortie si rapidement de zéro, les Rothschild auraient cru nécessaire d'établir cette légende pour démentir par avance tout soupçon de détournement, soit d'une partie du dépôt, soit des bénéfices résultant du risque du dépôt employé dans des combinaisons aléatoires.

En examinant l'histoire du landgrave Guillaume IX, à ce point de vue j'ai relevé un fait qui m'a vivement frappé.

Guillaume électeur de Hesse-Cassel, celui auquel les fils Rothschild sont supposés avoir rendu le dépôt, a passé une partie de son temps à signer des ordonnances par les-

quelles il expulsait tous les Juifs de ses Etats sans aucune exception.

Ceci ressemblerait à une vengeance ou tout au moins dénoterait chez le Landgrave un manque de sympathie pour les enfants d'Israël. Mais pour tirer cette légende au clair et se rendre compte de l'origine de la fortune d'Amschel et de ses cinq fils, il est nécessaire de remonter encore plus haut et d'examiner l'histoire des landgraves de Hesse-Cassel, dates en main.

CHAPITRE II

Les landgraves de Hesse-Cassel

Frédéric I électeur de Hesse-Cassel, devenu roi de Suède à la suite de son mariage, laissa le landgraviat à son frère Guillaume VIII — à Guillaume VIII succéda Frédéric II (1760-1785). Vint ensuite son fils Guillaume IX (1785-1821) ; ce dernier, landgrave de Hesse-Cassel, sous le nom de Guillaume IX, puis électeur sous le nom de Guillaume I, était né le 3 juin 1743 et succéda le 31 octobre 1785 au landgrave Frédéric II son père. Entré en 1792 dans la coalition contre la France, il prit part au siège de Mayence avec ses troupes. Le 10 avril 1793 il signa avec lord Elgin, plénipotentiaire anglais, un traité de subsides par lequel il mit 8.000 hommes

à la disposition de l'Angleterre. La Prusse ayant signé, le 15 avril 1795, un traité de paix avec la République française, le landgrave en conclut un aussi avec cette puissance le 20 août 1795.

D'après le recez de la diète de Ratisbonne du 25 février 1803, confirmé par le traité des indemnités le 27 avril suivant, il obtint le rang d'électeur et c'est alors qu'il se titra Guillaume I.

En 1806 le roi de Prusse avait entamé avec lui une série de négociations relatives à la confédération qui devait assurer le repos du nord de l'Allemagne, mais Napoléon de son côté ayant employé toutes sortes de ruses pour en empêcher la formation, l'électeur de Hesse se refusa à toute proposition hostile contre la France, en dépit du traité signé par son ministre à Berlin dans les premiers jours d'août ; et plus la lutte sembla prochaine, plus il se montra éloigné de céder

aux presssantes sollicitations de Frédéric-Guillaume qui l'adjurait au nom des intérêts communs, tant par la voix de ses ministres que par ses letttres amicales et confidentielles.

Guillaume avait alors 25.000 hommes de troupes excellentes animées de l'esprit le plus belliqueux et le plus anti-français.

Le but secret de Guillaume IX était de garder ses troupes à sa disposition tout en maintenant sa neutralité de façon à pouvoir en trafiquer à son gré contre de l'argent comptant, comme il avait l'habitude de le faire.

S'il était entré dans l'alliance que lui offrait Frédéric-Guillaume, il aurait été obligé de fournir ses 25.000 hommes sans indemnité aucune, tandis qu'en gardant sa liberté ses troupes faisaient prime et il était assuré de voir grossir son trésor.

Le commerce de la chair à canon a été l'u-

nique préoccupation de ce Guillaume de Hesse-Cassel qui a été le plus grand marchand d'hommes de son siècle, damant même le pion à son illustre père qui avait fourni pour sa part à l'Angleterre une vingtaine de mille têtes pour l'exportation américaine lors de la révolte de ses colonies.

Aussi, quand Napoléon eut remporté, le 14 octobre 1806, la victoire d'Iéna, il allégua le faux prétexte que l'électeur de Hesse avait livré passage par ses États aux troupes prussiennes, fit occuper Cassel le 31 octobre 1806 par le maréchal Mortier, et prononça définitivement la séquestration de l'État entier qui devait entrer dans la composition du royaume de Westphalie pour son frère Jérôme.

Guillaume, contraint d'abandonner la Hesse, se réfugia auprès du landgrave Charles son frère, feld-maréchal au service du Danemark, gouverneur de Slesvig et du Holstein.

Il y resta jusqu'en 1813, habitant successivement Gothorp, Randbourg et Itzehoë.

Dans sa fuite il avait été contraint d'abandonner ses tableaux et objets de curiosités composant son cabinet, qui tombèrent au pouvoir des Français.

Mais il avait, déjà depuis longtemps, mis à l'abri un trésor considérable amassé de longue date et par toutes sortes de moyens plus honteux les uns que les autres.

Pendant le XVIIIe siècle les souverains de la Hesse et notamment Frédéric II, père de l'électeur, levaient chez eux des troupes pour les vendre, et l'on voyait dans presque toutes les guerres d'Allemagne figurer les contingents hessois. L'Angleterre en envoyait même jusque dans ses colonies.

C'était une vieille et odieuse trace de la féodalité germanique, habituée à trafiquer dans le XVIe et le XVIIe siècle du sang de ses reitres et de ses lansquenets avec toutes

les puissances guerroyantes quelles qu'elles fussent.

Guillaume n'avait pas borné là ses calculs d'avarice, il s'était fait accapareur de grains pour les vendre à plus haut prix. Sa parcimonie s'exerçait jusque sur ses soldats mal payés, mal vêtus, mal nourris et qui n'étaient considérés par lui que comme une marchandise.

Enfin, il avait trouvé un dernier et encore plus curieux moyen de grossir ses épargnes. Le château de Wilhelmsbad, résidence d'été originairement construite pour y prendre des bains, fut par lui converti en hôtel garni, où il était loisible à tout voyageur de loger et d'être nourri à des prix assez modérés. Son cuisinier même en faisait le service et son altesse ne dédaignait pas d'aller s'informer de ses hôtes s'ils étaient contents.

La spéculation était assez bien entendue, au moment où les troubles de la France

jetèrent hors de ses frontières une grande quantité d'émigrants. *Il versait ses fonds dans la maison Rothschild père, de Francfort, avec lequel il était déjà depuis longtemps en relations intimes.*

Ce fut par les soins et aux frais de l'électeur qu'en 1809 le duc de Brunswick-Oels parvint à former le corps de volontaires dit le *Corps-Noir*.

Guillaume ne put rentrer dans ses Etats qu'en novembre 1813, après la bataille de Hanau.

En 1814 il envoya 20.000 hommes contre les Français sous les ordres de son fils ; en 1815 il fit marcher contre eux une armée de 12.000 hommes.

Guillaume était d'une avarice sordide et ne reculait devant aucun moyen d'augmenter ses richesses ; il était juif, sauf la race, daus toute la force du terme ; il devait donc s'entendre comme larrons en foire, avec

Amschel Mayer qui du reste avait à peu près son âge puisqu'il était né en 1744 et l'électeur en 1743.

CHAPITRE III

Mayer Amschel

Mayer Amschel était juif de la Cour lors de l'avènement de Guillaume, il avait donc nécessairement dû être depuis un certain temps en rapport d'affaires avec son père Frédéric II.

A la mort de ce dernier prince (1785) Amschel avait 41 ans, il est donc assez plausible de supposer, étant donnée la précocité de la race sémitique, qu'il participait aux affaires du landgraviat de Hesse déjà depuis bien longtemps. Amschel perdit son père, Amschel Moïse, à l'âge de 10 ans (le 6 octobre 1754) et sa mère Suzanne Lechnich, l'année suivante (29 juin 1755).

Il fut placé par sa famille dans une école

rabbinique où il ne resta que peu de temps, car il entra de bonne heure en apprentissage dans la maison de banque d'Oppenheim.

Son mariage avec Gutta Schnapper date de 1770 ; il avait donc 27 ans à cette époque et l'on peut sans craindre de se tromper, estimer que ce fut au plus tard à cette date que commencèrent ses relations avec le landgrave Frédéric II. Nous savons en effet que c'est pendant son séjour en Hanovre à la banque Oppenheim qu'il fit connaissance avec le lieutenant-général baron von Estorff qui fut son introducteur à la cour de Hesse-Cassel.

Le vieux Moïse Amschel avait eu quatre enfants :

Gutesche, morte le 25 février 1812 ; elle avait épousé Salomon Daniel Goldschmidt (mort le 3 août 1814).

Mayer Amschel, le père de tous les barons Rothschild.

Salomon Amschel, mort le 19 mai 1782.

Moïse Amschel, tige des Goldschmidt.

Les descendants de Mayer Amschel portèrent seuls le nom de Rothschild.

Il existait pourtant des juifs de ce nom dès le commencement du XVIIIe siècle.

Le docteur Lewysohn a retrouvé dans le cimetière juif de Worms le tombeau d'un rabbin qui portait le nom de Menachem Mendel Rothschild.

Isaac Rothschild fut gardien de la synagogue de Francfort.

Salomon Rothschild était grand-rabbin de Würzburg et Friedburg. Boaz Rothschild publia un livre en hébreu à Fürth en 1766.

On trouve en Danemark une ville portant le nom de Roskilde. Cette ville figure au grand dictionnaire du Moréri avec l'orthographe Roschild. Il a existé une famille juive qui a pris le nom de cette ville ; mais il paraît

à peu près certain qu'elle n'a rien de commun avec celle qui nous occupe.

Enfin nous trouvons dans le moniteur des dates pour l'Allemagne un certain Ludwig Rothschild freiher de Seltz, mort en 1680 qui était fils naturel du Kurfurst Karl Ludwigd de Pfalz et d'une anglaise.

Le nom de famille civil de notre Mayer Amschel serait « *Baur* ». *Mayer Amschel* est son nom sémite, et *Rothschild* un surnom provenant de « Red Shield » (écu rouge) qui servait d'enseigne à la maison habitée par sa famille dans la « Judengasse » à Francfort.

Mayer Amschel eut dix enfants, cinq fils et cinq filles, qui sont :

Charlotte Mayer, née le 20 août 1770, épouse de Benedict Moses Worms.

Anselme Mayer, né le 12 juin 1773, mort le 6 décembre 1855 ; époux de Eva Hannau.

Salomon Mayer, né le 9 septembre 1774,

mort le 28 juillet 1855 ; époux de Caroline Stern.

Nathan Mayer, né le 16 septembre 1777, mort le 28 juillet 1836 ; époux de Johanna Lévi Barnet Cohen.

Isabelle Mayer, née le 2 juillet 1781, épouse de Bernhard Juda Sichel.

Babette Mayer, née le 29 août 1784 ; épouse de Léopold Beyfuss.

Karl Mayer, né le 24 avril 1788 ; mort le 10 mars 1855 ; époux de Adélaïde Hertz.

Jacob (James) Mayer, né le 15 mai 1792, mort le 15 novembre 1868 ; époux de sa nièce Betty Salomon Mayer.

Julie Mayer, épouse de Mayer Levy Beyfuss.

Henriette Mayer épouse de Abraham Montefiore.

Les deux landgraves Frédéric II et Guillaume IX avaient des affaires multiples à Londres avec le gouvernement anglais ; leur

banquier était un juif nommé Van Notten auquel succéda Nathan Mayer vers 1798-99.

Amschel Mayer a été pour Frédéric II et son fils ce que nous appelons un homme de paille, prenant en son nom toutes les sales opérations dont les landgraves voulaient bien profiter, mais où ils ne voulaient pas paraître en nom, et pourtant Dieu sait s'ils étaient peu scrupuleux en affaire.

Mayer Amschel servait de courtier marron aux princes électeurs dans les ventes de chair humaine, il avait fini par leur persuader de lui donner la libre disposition de leurs immenses capitaux pour spéculer à la Bourse de Londres et pour effectuer les emprunts extra-usuraires que la plupart des Etats européens furent obligés de contracter de 1798 à 1815.

L'argent qui a servi de base à la fortune des Rothschild était le produit de la vente de chair humaine destinée aux canons améri-

cains et français. Ceci est un fait indéniable établi sur des données d'une certitude absolue.

En 1804, Mayer Amschel, alors âgé de 60 ans, commence des opérations de prêts au gouvernement danois. De 1804 à 1812 ces avances montèrent à 10 millions de thalers.

En 1804, d'après la légende, le landgrave Guillaume n'avait pas encore confié ses millions au vieil Amschel puisque l'arrivée des troupes françaises du général Mortier qui provoqua la fuite de Guillaume n'eut lieu qu'en 1806.

D'un autre côté, Amschel travaillant avec ses propres capitaux, ayant déjà ses affaires à soutenir à Londres et à Francfort n'était pas en état d'entreprendre de pareilles opérations

Dans cette affaire d'emprunt comme, du reste, dans toutes ses opérations, le vieux juif travaillait avec les nombreux millions du

landgrave ; il lui servait de prête-nom, mais il empochait les bénéfices.

La fortune de Guillaume, dès 1790, était estimée à plus de cent millions ; il ne pouvait agir seul, il lui fallait un autre lui-même ; un homme habile et adroit, fin et madré ; cet homme il l'a trouvé dans Mayer Amschel.

Mayer Amschel était le commandité du landgrave, toutes les histoires de trésor remis sans conditions à l'arrivée du général Mortier sont des inventions grotesques destinées à cacher la vérité.

Les Rothschild ne voulaient pas qu'on put supposer que les immenses capitaux dont ils disposaient et avec lesquels ils spéculaient étaient la propriété du landgrave de Hesse-Cassel.

Un épisode au sujet du mariage du fils d'Amschel, Nathan Mayer de Londres, jette une certaine lumière sur ce point.

En 1806 il demandait en mariage made-

moiselle Johanna Levi Barnet Cohen, fille d'un richissime israëlite de Londres. Le vieux juif de beau-père se prit à réfléchir qu'un homme qui, comme Nathan Mayer, spéculait avec une pareille audace ne pouvait le faire qu'avec des capitaux qui ne lui appartenaient pas et il demanda en conséquence à Nathan de bien vouloir lui fournir les preuves de sa fortune personnelle.

Le fils de Mayer Amschel s'y refusa, nous dit l'histoire ; mais comme le mariage eut lieu et que le père Cohen était un malin singe, il est à supposer que Nathan le mit au courant et lui démontra, livres en mains que, s'il était vrai qu'il risquait l'argent du landgrave, il était non moins vrai que les bénéfices passaient dans sa propre caisse et que par conséquent sa situation était excellente puisqu'il empochait les bénéfices et qu'il ne risquait que de perdre l'argent de son commanditaire.

Quoi qu'il en soit, l'opinion du père Cohen,

que quand un juif fait une opération hasardeuse il ne peut la faire qu'avec l'argent des autres, valait la peine d'être citée.

Maurice Oppenheim avait trouvé là un joli sujet de pendule pour famille israëlite.

En tous cas d'après les documents, entre les années de 1785 à 1815, la fortune de Guillaume IX paraît rester à peu près stationnaire avec une tendance à diminuer, tandis que la fortune des Rothschild, ses hommes d'affaires, passe de zéro à trois ou quatre cents millions, peut-être beaucoup plus. Il y a loin de là aux deux toiles du brave Oppenheim.

CHAPITRE IV

Les ventes de chair à canon

Que les landgraves Frédéric et Guillaume aient réuni une énorme fortune en vendant leurs sujets pour les envoyer se faire tuer, est un fait de notoriété publique. Les documents sont là. On peut consulter entre autres l'ouvrage anglais intitulé : « *The Hessians Troops in the service of England* », dans lequel se rencontrent tous les détails imaginables sur ces honteux trafics.

La fortune laissée par le landgrave Frédéric II en 1785 est estimée à 56 millions de thalers. En 1787 son fils Guillaume IX encaisse six cents mille thalers pour le service de 12.000 hommes. En 1794 il en fournit 4.000 autres pour aller se battre contre les

2

Français en Espagne. Pour ces affaires de marchandise humaine il fallait trois choses :

1° se procurer les soldats.

2° les vendre et les expédier.

3° toucher le montant de la vente.

Le vieil Amschel a dû dans les commencements servir principalement de raccoleur; car pour vendre des dix et vingt mille hommes à l'Angleterre et aux autres ennemis de la France le recrutement légal ne suffisait plus ; il fallait avoir recours au raccolement tel qu'il se pratiquait encore il y a quelques années en Angleterre avec tous les raffinements de la plus insigne cruauté. Quand il s'agissait d'opérer la vente le bon Amschel entrait encore en scène pour faciliter la négociation ; car souvent, pour ne pas dire toujours, à cette époque de troubles, le gouvernement anglais était à la recherche d'argent comptant.

Que faisait alors le héros célébré par Op-

penheim ? Il offrait de prêter au gouvernement anglais la somme nécessaire pour payer au landgrave de Hesse la somme convenue.

Amschel avait déjà touché en Allemagne :

1° Une commission de raccolement par tête et très probablement une ristourne des soldats raccolés.

2° Une commission de vente du landgrave ;

3° Une prime pour faciliter le paiement du gouvernement anglais.

En Angleterre il touchait :

1° Une commission d'achat.

2° Un intérêt d'argent formidable en rémunération du prêt.

3° Une commission de paiement pour faire passer l'argent à l'électeur de Hesse-Cassel.

Maintenant quel argent Mayer Amschel prêtait-il au gouvernement anglais ? — Tout bonnement celui du landgrave et sans que ce dernier put seulement s'en douter. Il n'y

avait qu'un simple jeu d'écriture, un petit virement et l'opération était close.

Je prends un exemple.

Vente de 10.000 hommes à l'Angleterre.

Prix fixé : 50 £ sterling par tête de bétail humain.

Prix à payer : 50 £ × 10.000 = 500.000 £ = 12.500.000 fr.

Le gouvernement anglais remettait à Amschel 700.000 £ de bons du Trésor anglais que ce bon juif prenait à 70 pour cent soit 30 % d'escompte, quand ce n'était pas plus.

Amschel recevait du landgrave un reçu pour solde de 500.000 £ qu'il lui écrivait avoir employé à acheter des bons du Trésor au pair bien entendu.

Ce brave Amschel en dehors de toutes ces commissions carottait au landgrave des 30 et 40 pour cent d'escompte qu'il tirait du gouvernement anglais. Et puis il ne faut

pas oublier que le landgrave devait habiller, armer, nourrir et transporter ces troupes.

Il y avait là encore pour notre Amschel une belle source de bénéfices. Il se chargeait de tout et les soldats du grand électeur crevaient tellement de faim qu'ils n'avaient qu'un désir, celui de partir à l'étranger au service de l'Angleterre, où ils se trouvaient en comparaison comme des coqs en pâte.

Chaque fois qu'il se trouvait un gros coup à faire, Amschel se présentait les poches pleines des millions du landgrave et enlevait le morceau. L'affaire terminée, on remettait soigneusement en place l'argent du landgrave et on retenait les bénéfices ; de temps en temps, pour qu'il ne prenne pas de mauvaises habitudes, on lui signalait une perte très légère.

C'est de cette façon, que les millions du landgrave sont restés stationnaires, tandis

avait qu'un simple jeu d'écriture, un petit virement et l'opération était close.

Je prends un exemple.

Vente de 10.000 hommes à l'Angleterre.

Prix fixé : 50 £ sterling par tête de bétail humain.

Prix à payer : 50 £ × 10.000 = 500.000 £ = 12.500.000 fr.

Le gouvernement anglais remettait à Amschel 700.000 £ de bons du Trésor anglais que ce bon juif prenait à 70 pour cent soit 30 % d'escompte, quand ce n'était pas plus.

Amschel recevait du landgrave un reçu pour solde de 500.000 £ qu'il lui écrivait avoir employé à acheter des bons du Trésor au pair bien entendu.

Ce brave Amschel en dehors de toutes ces commissions carottait au landgrave des 30 et 40 pour cent d'escompte qu'il tirait du gouvernement anglais. Et puis il ne faut

pas oublier que le landgrave devait habiller, armer, nourrir et transporter ces troupes.

Il y avait là encore pour notre Amschel une belle source de bénéfices. Il se chargeait de tout et les soldats du grand électeur crevaient tellement de faim qu'ils n'avaient qu'un désir, celui de partir à l'étranger au service de l'Angleterre, où ils se trouvaient en comparaison comme des coqs en pâte.

Chaque fois qu'il se trouvait un gros coup à faire, Amschel se présentait les poches pleines des millions du landgrave et enlevait le morceau. L'affaire terminée, on remettait soigneusement en place l'argent du landgrave et on retenait les bénéfices ; de temps en temps, pour qu'il ne prenne pas de mauvaises habitudes, on lui signalait une perte très légère.

C'est de cette façon, que les millions du landgrave sont restés stationnaires, tandis

avait qu'un simple jeu d'écriture, un petit virement et l'opération était close.

Je prends un exemple.

Vente de 10.000 hommes à l'Angleterre.

Prix fixé : 50 £ sterling par tête de bétail humain.

Prix à payer : 50 £ × 10.000 = 500.000 £ = 12.500.000 fr.

Le gouvernement anglais remettait à Amschel 700.000 £ de bons du Trésor anglais que ce bon juif prenait à 70 pour cent soit 30 % d'escompte, quand ce n'était pas plus.

Amschel recevait du landgrave un reçu pour solde de 500.000 £ qu'il lui écrivait avoir employé à acheter des bons du Trésor au pair bien entendu.

Ce brave Amschel en dehors de toutes ces commissions carottait au landgrave des 30 et 40 pour cent d'escompte qu'il tirait du gouvernement anglais. Et puis il ne faut

pas oublier que le landgrave devait habiller, armer, nourrir et transporter ces troupes.

Il y avait là encore pour notre Amschel une belle source de bénéfices. Il se chargeait de tout et les soldats du grand électeur crevaient tellement de faim qu'ils n'avaient qu'un désir, celui de partir à l'étranger au service de l'Angleterre, où ils se trouvaient en comparaison comme des coqs en pâte.

Chaque fois qu'il se trouvait un gros coup à faire, Amschel se présentait les poches pleines des millions du landgrave et enlevait le morceau. L'affaire terminée, on remettait soigneusement en place l'argent du landgrave et on retenait les bénéfices ; de temps en temps, pour qu'il ne prenne pas de mauvaises habitudes, on lui signalait une perte très légère.

C'est de cette façon, que les millions du landgrave sont restés stationnaires, tandis

2.

que la fortune des Rothschild prenait des proportions pyramidales.

Le lien sympathique qui a réuni les landgraves et les Mayer provenait de la communauté de leur âpre amour de l'or, aussi bien que de l'effrayante largeur de leur morale au point de vue des moyens à employer pour se procurer les richesses.

A la première rencontre du landgrave et d'Amschel il y a eu *coup de foudre*.

La légende Rothschildienne attribue ce coup de foudre à une partie d'échecs pendant laquelle le juif serait intervenu pour recommander un *bon coup* à l'électeur et lui faire gagner la partie.

M'est avis que le *bon coup* ne devait pas être un coup d'échec, mais bien quelque louche opération financière, destinée à raffler la forte somme à certains gogos de l'époque, peut-être un accaparement des grains en souvenir du passage de Joseph en Egypte.

Quand il rencontra Amschel pour la première fois le landgrave, nouveau Diogène, a dû penser qu'il avait trouvé son homme, tandis qu'en réalité il avait trouvé son maître.

Les landgraves avaient ramassé leur or dans le sang de leurs sujets en se livrant à la traite des blancs. C'est cet or qui a produit les Rothschild. Ils ont poussé et pullulé comme des champignons vénéneux sur ce fumier sanglant.

Comme je vais avoir à dire ce qu'ils sont devenus, il n'est pas mauvais que je commence par dire d'où ils sont sortis.

Il est très-intéressant, au point de vue de la philosophie de l'histoire, de déterminer la provenance et l'origine des nombreux millions qui ont servi de base à la fortune des Rothschild. N'est-il pas curieux de constater qu'ils sont dus à l'opération la plus infâme qui se puisse voir : LA VENTE DE BÉTAIL HUMAIN

CHAPITRE V

Les Juifs et la Convention

Comme nous l'avons dit le bon juif Mayer Amschel et ses cinq fils s'occupaient pendant la révolution, à fournir à l'Angleterre et aux autres ennemis de la France de l'or et des soldats.

La famille Rothschild recrutait les troupes, approvisionnait les armées, payait les subsides, mettait en branle les juifs des nations pour leur servir d'agents secrets et d'espions; en somme, organisait une ligue anti-française, uniquement destinée, sous prétexte de museler la révolution, à livrer la France pieds et poings liés entre les mains crochues du délégué Jacob Mayer, dit James de Rothschild.

Il est intéressant de remarquer que pen-

dant ce temps-là quelques naïfs imbéciles s'occupaient de leur côté à Paris à faire voter l'affranchissement de la race juive, pour en faire des triples-français du genre de Reinach, de Deutz et de Dreyfus.

C'était au moment où un orateur révolutionnaire élevait à la bêtise humaine son plus admirable monument, en s'écriant du haut de la tribune : « *Périssent les colonies, plutôt qu'un principe.* »

L'idée d'un principe périssable ne pouvait venir qu'à un rhéteur de la révolution française. Il est regrettable en ces circonstances que le principe, qui n'était pas immortel, puisqu'il était périssable, ait été appliqué, car, dans le cas contraire, nous en aurions été débarrassés et nous aurions sauvé nos colonies par dessus le marché.

Les droits de l'homme !

Mais leur proclamation, c'était le droit

pour les Français de crever de faim et de misère ! C'était l'abolition de tout esprit de Patrie et de race !

Les droits de citoyen français, *oui* le *civis romanus*, parfait, mais des droits pareils et égaux, pour toutes les autres races, *non* ; cent mille fois non.

Tous les grands révolutionnaires qui forment le bloc de M. Clémenceau ne sont que des bavards, des fabricants de mots creux et sonores, des polichinelles grotesques et malfaisants, des espèces de Floquet, remplis de bonne volonté, croyant que c'est arrivé, mais ignorants comme des carpes et bêtes comme des oies.

Quand des races se mettent à accepter chez elles d'autres races sur un pied d'égalité, elles marchent à la ruine. Voyez plutôt ce qui serait arrivé avec les Chinois en Californie et au Pérou si on n'avait pas pris vis-à-vis d'eux des mesures sévères.

avait qu'un simple jeu d'écriture, un
virement et l'opération était close.

Je prends un exemple.

Vente de 10.000 hommes à l'Angleter

Prix fixé : 50 £ sterling par tête de b
humain.

Prix à payer : 50 £ × 10.000 = 500.0
= 12.500.000 fr.

Le gouvernement anglais remetta
Amschel 700.000 £ de bons du Trésor
glais que ce bon juif prenait à 70 pour
soit 30 % d'escompte, quand ce n'était
plus.

Amschel recevait du landgrave un
pour solde de 500.000 £ qu'il lui écr
avoir employé à acheter des bons du Tı
au pair bien entendu.

Ce brave Amschel en dehors de toute
commissions carottait au landgrave de
et 40 pour cent d'escompte qu'il tirai
gouvernement anglais. Et puis il ne

L'affranchissement des juifs par la Convention a permis *l'asservissement* de la France par la famille Rothschild et son *exploitation* par la pléiade des Simon (dit Lockroy) cousin de Bonickhausen, des Raynal, des Reinach, des Dreyfus, des David, des Fould, des Naquet, des Cohn, des Vel-Durand, des Léon Say, des Hendlé, des Bertrand, des Bamberger, des Ephrussi, des Stern, des Hirsch, des Bauer, des Beer, des Heine, des Oppenheim, des Bischoffsheim, des Oberndœrffer, des Bernheim, des Bloch, des Erlanger, des Ullmann, des Séligmann, des Popper, des Durlach, des Gugenheim, des Jacob, des Isaac, des Mayer, des Meyer, des Levy, des Camondo, des Edwards, des Gunsbourg, des Franck, des Goudchaux, des Hugelmann, des Kahn, des Weill, des Strauss, des Worms, des Wolff, et des Cahen d'Anvers et autres lieux. Les sémites ne sont pas plus des Celtes ou des Scandinaves que les Chinois

et les Malais. Malheur au pays qui, sous le vain prétexte d'obéir à des principes imbéciles, sacrifiera ses enfants au bénéfice d'une race étrangère en réchauffant la vipère juive dans son sein.

CHAPITRE VI

Nathan Mayer Rothschild part pour l'Angleterre

Ce fut Nathan Mayer, troisième fils du vieil Amschel qui, nouveau Guillaume de Normandie, fut chargé d'aller conquérir l'Angleterre.

Les vaillants barons normands étaient remplacés par les millions infâmes du landgrave de Hesse-Cassel, le courage et la valeur, par l'astuce et l'escroquerie ; l'épée et la lance, par le carnet de bourse et le pot de vin ; l'amour de la gloire par l'amour du lucre.

L'ancêtre de lord Nathaniel, baronet anglais, dit Natty, était né en 1777, il avait donc vingt et un ans quand il aborda

pour la première fois dans la grande île.

C'est Manchester qui a eu la gloire de le posséder le premier. Son passage dans cette ville fut suivi de plusieurs faillites ; Nathan se faisait la main sur les marchands de coton avant de s'attaquer aux banquiers de Londres.

Là aussi nous trouvons une tradition, la voici telle qu'elle est racontée dans les auteurs et particulièrement par sir Thomas Buxton qui déclare rapporter les propres paroles de Nathan Mayer ; les autres biographes venus après lui n'ont fait que le copier ; il en résulte que le renseignement sur les origines de la maison de Londres sont de source purement Rothschildienne. Il est naturel de supposer que, lorsque dans un dîner à « Ham House », devant toute une réunion de nobles invités, Nathan racontait sa vie et ses aventures, il n'allait pas s'amuser à se dénigrer lui-même, ni à dire la

moindre chose qui put faire du tort soit à lui, soit à sa famille.

Nathan Mayer, le type du spéculateur sans foi ni loi, a pour essence même le mensonge et la tromperie.

A la Bourse de Londres, il ment et fait mentir ; sachant la défaite de Napoléon à Waterloo, il ment et trompe au « Stock-exchange » pour faire croire à une victoire française et faire tomber les fonds qu'il rachète en sous-mains.

Les centaines de millions qu'il a gagnés ou plutôt excroqués au peuple anglais sont tous le résultat de mensonges et de tromperies.

Il est donc, je le répète, assez naturel de supposer que quand Nathan Mayer racontait ses origines en public, il racontait des mensonges plutôt que des vérités.

Ses paroles ne peuvent indiquer que des pistes à suivre, absolument comme les

légendes anciennes dans lesquelles une parcelle de vérité est toujours cachée sous un monceau d'inventions. Sur ce, je cède la parole à sir Thomas Buxton, racontant son dîner chez Nathan.

« *Nous avons dîné hier à Ham House pour nous rencontrer avec les Rothschild et la soirée a été particulièrement intéressante; Nathan nous a conté sa vie et ses aventures; il était le troisième fils d'un banquier de Francfort; cette ville, nous disait-il, n'était pas assez grande pour nous contenir tous; j'étais chargé des affaires de commerce avec l'Angleterre; un grand représentant de maison anglaise arriva sur notre place, il avait tout le marché dans la main et semblait nous faire une faveur en nous vendant ses marchandises. D'une façon ou d'une autre, je lui fis un affront et il refusa de me montrer ses échantillons. Ceci se passait un jeudi; je dis à mon père : Je partirai pour l'Angleterre, je ne savais parler que l'Alle-*

mand ; je partis le mardi. Plus je me rapprochais de l'Angleterre plus les prix des marchandises anglaises diminuaient. Dès que j'arrivai à Manchester les marchandises étaient tellement bon marché que j'employai tout mon capital et je fis un beau profit.

« Je découvris bientôt qu'il y avait trois bénéfices à faire sur la fabrication des cotonnades.

« D'abord sur la matière première, puis sur les produits servant à la teinture des étoffes, enfin sur leur fabrication.

« Je dis au manufacturier : je vous fournirai la matière première et les produits pour la teinture et vous me livrerez des marchandises fabriquées. Ainsi j'obtins trois bénéfices au lieu d'un et je pouvais vendre mes marchandises meilleur marché que personne. En très peu de temps avec les 20.000 £ (500.000 fr.) que j'avais emportées, j'en gagnai 40.000 (1 million de francs). Mon succès était dû à l'appli-

cation d'une seule maxime. Je me disais : je suis capable de faire ce qu'un autre peut faire, aussi je ne crains ni l'homme aux échantillons, ni personne ».

Dans cette histoire il y a évidemment du faux et du vrai.

Le vrai c'est que Nathan Mayer âgé de vingt et un ans est parti subitement pour Manchester à la suite de l'arrivée d'un très gros représentant de fabriques de cette ville en emportant avec lui 20.000 £ sterling, soit un demi million de francs, somme énorme pour l'époque et peut-être même la somme était-elle beaucoup plus forte.

Pourquoi Nathan Mayer fut-il envoyé subitement à Manchester ?

Evidemment pour faire un coup ; pour gagner la forte somme.

A qui devait-il gagner cette forte somme ?

Aux Anglais de Manchester.

Donc, à priori, il est évident que le Nathan

Mayer racontant cette histoire en Angleterre à des Anglais s'est bien gardé de dire la vérité et d'avouer le tour qu'il avait joué aux commerçants et aux industriels de Manchester.

Essayons de déterminer par le raisonnement ce qui a dû se passer.

D'abord le représentant arrivait à Francfort avec des échantillons, donc il n'avait pas avec lui les marchandises ; il prenait des ordres pour des *Marchandises à livrer*, il recevait des commandes.

Quel pouvait être en ces circonstances le coup à faire à Manchester ?

C'était bien simple.

Faire passer à Francfort et en Allemagne de très gros ordres de commandes de cotonnades puis filer immédiatement à Manchester, arriver avant les lettres du représentant et acheter au comptant à Manchester toutes les matières premières nécessaires à la fabrica-

tion des cotonnades commandées : soit les cotons et les teintures. Les maisons qui avaient pris les commandes et étaient obligées de livrer, étaient donc dans la nécessité de s'adresser à Nathan pour acheter leurs matières premières qui manquaient sur place par suite de la *monopolisation* qu'en avait faite notre jeune héros au moyen des millions du landgrave.

Nathan, une fois possesseur des matières premières, allait trouver les fabricants et leur offrait de travailler pour lui aux pièces en leur disant : « je vous fournis cotons et teintures, à combien me livrez-vous les étoffes ? »

Il devenait ainsi le maître du marché.

Cet épisode du commencement des exploits Rothschildiens a une portée énorme, et nous ne saurions nous y arrêter trop longtemps.

L'opération est claire comme de l'eau de roche ; c'est l'accaparement de la matière première indispensable à l'industrie et l'as-

servissement de la dite industrie et de tous les ouvriers à la famille Amschel. *C'est la solution Rothschildienne de la question sociale :* TOUT POUR NOUS, RIEN POUR LES AUTRES.

Cette affaire a été rééditée mille fois depuis, par l'illustrissime famille et ses imitateurs comme les Lebaudy, les Say, les Sommier, les Ephrussi, les Hirsch, etc., etc. Nathan a la gloire d'en avoir posé les principes et d'avoir merveilleusement réussi dès l'âge de vingt et un ans sa première affaire de vol légal.

CHAPITRE VII

Nathan Mayer quitte Manchester

Pourquoi n'est-il pas resté à Manchester ?

Il y a pour moi trois raisons.

La première ; c'est que les Anglais n'étant point gens commodes, Nathan risquait sa peau à rester trop à portée de leurs formidables poings, le prudent et cauteleux israëlite avait senti que la corde était suffisamment tendue et que tenter un nouveau coup c'était se la passer au sien.

La seconde ; c'est que la Bourse de Londres, avec tous ses scandales, toutes ses affaires véreuses, le séduisait et l'attirait comme les excréments attirent les grosses mouches bourdonnantes, et puis les opérations étaient plus fortes, on pouvait travail-

ler en grand et escroquer les millions avec une surprenante rapidité.

Enfin le père Amschel était arrivé à décider son compère, Guillaume IX, de Hesse-Cassel, à retirer ses affaires de Londres des mains de la maison de banque Van Notten, pour les confier à celles de Nathan Mayer.

Sir P. F. Buxton nous raconte en témoin auriculaire quelques anecdotes qu'il tenait de la bouche même du jeune Nathan.

Je cite textuellement :

« *J'oubliais de dire que peu après l'arrivée*
« *de Nathan à Londres, Bonaparte envahit*
« *l'Allemagne ; le prince de Hesse-Cassel,*
« *raconte Nathan, donna son argent à mon*
« *père ; il n'y avait pas de temps à perdre ; ce*
« *dernier me l'expédia et le courrier m'ap-*
« *porta inopinément 600 mille £ sterling*
« *(quinze millions de francs, somme immense*
« *pour l'époque) ; j'en fis un si bon usage que*

« *le prince me fit cadeau de tout son vin et de* « *tout son linge* ».

Donc, de l'aveu même des Rothschild, les princes de Hesse-Cassel étaient dans l'habitude de confier aux Mayer des sommes énormes. Nathan fait coïncider cette remise de fonds avec l'invasion du Hesse-Cassel par le général Mortier, en 1806; mais il est plus probable de supposer qu'elle se rapporte à la cessation des affaires de la maison Van Notten avec le landgrave. La commandite aura été augmentée de 15 millions, ou plutôt, dès cet instant la maison Rothschild sera arrivée à accaparer la totalité des fonds de Guillaume IX.

Quant à l'épisode des épingles, consistant en fourniture de vin et linge de corps, il est bien typique et bien juif. Notre Nathan, non content de tripatouiller l'immense fortune du prince de Hesse-Cassel, mettait ses vieilles chemises, et buvait son vin quand il ne

le revendait pas. — Seconde anecdote de Buxton ; c'est Nathan Mayer qui parle :

« *Quand je m'établis à Londres, la compa-*
« *gnie des Indes orientales avait à vendre*
« *pour 800 mille £ sterling d'or* (*20 millions*
« *de francs*). *Je fus à la vente et j'achetai le*
« *tout*. (Ceci donne déjà une idée des capi-
« taux dont disposait Nathan à cette épo-
« que).

« *Je savais que le duc de Wellington en*
« *avait un besoin absolu.*

« *J'avais acheté d'avance une grande*
« *quantité de ses traites à un fort escompte.*
« *Le gouvernement me fit appeler et me*
« *déclara qu'il lui fallait mon or. Une fois*
« *que je le lui eus remis, il ne savait comment*
« *faire pour l'envoyer en Portugal.*

« *J'entrepris le transport et fis passer l'or à*
« *travers la France ; ce fut la plus belle*
« *affaire que j'aie jamais faite* ».

Qu'est-ce que Nathan a bien pu gagner

pour que cette affaire fut la plus belle qu'il ait jamais réussie? Pauvre gouvernement anglais et pauvre Wellington!

Donc ce brave juif commence par acheter à bas prix, pour une bouchée de pain, les traites que Wellington tirait sur le gouvernement anglais pour payer ses approvisionnements.

Dans quel but?

C'est facile à comprendre ; quand le gouvernement anglais le fit demander pour acheter son or, notre rusé Mayer, commença par stipuler que le dit gouvernement lui rembourserait les traites Wellington qu'il avait en portefeuille.

Premier bénéfice de 40 à 50 pour cent.

En second lieu, il lui revend son or avec 10 à 15 % de bénéfice pour le moins, puisque le gouvernement en avait un besoin absolu et qu'il était le seul, lui Nathan, à en posséder ; d'où second bénéfice.

Troisièmement, Nathan Mayer se charge de faire passer cet or au Portugal moyennant, Dieu sait quelle commission, et le gouvernement lui rend ses 20 millions d'or.

Maintenant, comment s'y est-il pris pour envoyer le métal à Lisbonne ?

Ce n'est pas encore bien difficile à comprendre.

Le duc de Wellington n'avait besoin de cet or que pour payer soit ses fournisseurs et munitionnaires, soit des subsides aux troupes espagnoles et portugaises.

Quels pouvaient être ses créanciers ?

Naturellement des juifs portugais, espagnols et hollandais.

Pas une livre sterling d'or n'a quitté l'Angleterre ; ce que Nathan nous raconte sur le passage à travers la France est une vaste blague, jamais il n'aurait été assez fou pour envoyer 20 millions d'or en espèces à travers la France et l'Espagne jusqu'en Portugal.

Nathan s'est rappelé que les juifs pratiquaient le change depuis de longs siècles et tout s'est passé en écritures.

Wellington a reçu des traites payables en or en Portugal et s'en est servi pour payer ses fournisseurs et ses subsides ; les juifs portugais qui avaient accepté les traites ont été crédités par la maison Rothschild qui les a couverts, peu à peu en valeurs et en marchandises.

Nathan a peut-être gagné cent pour cent dans cette affaire.

Il avait travaillé avec l'argent du landgrave et comme toujours empoché la totalité des bénéfices ; *oh integritas Rothschildiarum !*

Mais il ne faudrait pas croire que ce bénéfice de 100 pour 100 fût anormal, puisque Reeves nous dit, dans son livre sur les Rothschild, que Nathan Mayer se vantait publiquement sur la Bourse de Londres d'avoir

multiplié ses capitaux par 2.500 en l'espace de cinq ans.

Cette vantardise me paraît néanmoins sentir la Cannebière et avoir plutôt pour but caché de dissimuler la commandite du landgrave. Nathan Mayer, en effet, pour expliquer l'immensité de sa fortune, était obligé de semer de temps en temps des bourdes de ce calibre.

Il ne fallait pas qu'on pût croire qu'il avait joué au Bertrand et Raton avec le prince de Hesse-Cassel.

CHAPITRE VIII

Le suicide de Goldsmidt

Le premier emprunt anglais que Nathan Mayer s'efforça d'obtenir fut celui de 14 millions de £ sterling (350 millions) en 1810; mais il lui fut enlevé par le groupe Goldsmidt et Francis Baring.

Goldsmidt était israëlite comme Nathan, mais doué d'excellentes qualités; il s'était fait aimer de tous ceux qui l'avaient approché. Il était universellement estimé, aussi le Mayer Nathan lui avait-il voué une terrible exécration.

Les frères Goldsmidt s'établirent « *Bill Brokers* » à Londres en 1777. Ils étaient en pleine prospérité en 1792; personne ne s'était jamais adressé en vain à leur bon cœur, et les œuvres

de charité qu'ils ont fondées à Londres sont innombrables. C'est à Benjamin Goldsmidt qu'est due la création du « *Royal Naval Asylum* ». Abraham Goldsmidt avait donc contracté en 1810 l'emprunt de 14 millions de £ sterling, conjointement avec sir Francis Baring.

Aussitôt Mons. Nathan se met en campagne. Tout lui est bon, ventes à découvert, fausses nouvelles, tromperies, mensonges ; l'argent du landgrave fait les frais de la formidable campagne de baisse, et le nouvel emprunt commence à dégringoler.

Pour comble de malheur Francis Baring vient à mourir le 11 Septembre 1810, et le poids de l'opération retombe tout entier sur le malheureux Goldsmidt.

Nathan Mayer redouble d'efforts.

La compagnie des Indes avait de grosses sommes en dépôt chez Goldsmidt ; Nathan

intrigue sourdement pour les faire retirer brusquement.

Le nouvel emprunt baisse toujours.

Enfin, Goldsmidt affolé perd la tête, et se suicide le 28 septembre 1810.

LES MILLIONS ROTHSCHILDIENS TRESSAILLENT DE VOLUPTÉ DEVANT LE CADAVRE ; LEUR SANGLANTE FÉCONDITÉ S'EXALTE, ILS SENTENT QU'ILS VONT FAIRE DES PETITS.

L'effet produit à la Bourse par l'annonce du suicide de Goldsmidt fut extraordinaire : le « Morning Post » en est à se demander si jamais une déclaration de guerre a produit une pareille panique sur le marché ; les consolidés qui débutaient à 65 1/2 tombent brusquement à 63 1/2, pour se relever à 64 1/2 en clôture. L' « Omnium » voit son escompte tomber de 7 à 10, pour finir à 9 avec deux points d'écart. On sent dans la coulisse la main traîtresse de Nathan qui a dû réaliser ce jour-là des sommes énormes, dont le land-

grave, comme de coutume, n'a que vaguement entendu parler.

Goldsmidt eut une presse excellente ; il n'y eut qu'une note discordante poussée par Cobbet, l'homme de Nathan, dans le « Weekly political Register ».

La maison Goldsmidt fut obligée de liquider ; les fils se mirent courageusement à l'ouvrage et en 1816 ils avaient déjà payé 15 schilling 1/2 à la livre (20 schilling).

Un peu plus tard, ils payaient de nouveau 1 schilling 1/2, ce qui faisait 85 0/0. Enfin en 1820, la totalité des créanciers présentait au parlement une demande de réhabilitation pour la maison Goldsmidt. J'ai insisté un peu longuement sur le suicide Goldsmidt pour bien montrer l'espèce d'individu qu'était ce Nathan Mayer, ancêtre de lord Rothschild de Londres.

On raconte une curieuse légende au sujet d'Abraham Goldsmidt : un certain Baal Shem,

sorte de thaumaturge, lui avait fait présent d'un petit coffret qui devait lui porter la chance, mais qu'il ne devait jamais ouvrir sous peine des plus effroyables malheurs.

En 1798, au milieu de sa splendeur, poussé par la curiosité, Abraham ouvrit le coffret. C'est à partir de ce moment que la fortune tourna pour aboutir au suicide de 1810. Il est amusant de remarquer que c'est en 98 que le fils d'Amschel aborda en Angleterre. C'est évidemment notre Nathan Mayer qui se trouvait dans cette nouvelle boîte de Pandore; pour lui, aussi bien que pour tout le monde, ce pauvre Goldsmidt aurait bien mieux fait de la laisser fermée.

CHAPITRE IX

Waterloo

C'est sur le champ de bataille de Waterloo que nous retrouvons l'ancêtre des Rothschild londoniens : ici il faut suivre l'histoire de très près, car les évènements paraissent terriblement graves, et j'espère prouver moralement, sinon matériellement que Nathan Mayer a été directement mêlé dans la suite de trahisons qui ont amené la perte de la bataille de Waterloo.

D'abord j'appelle l'attention sur une coïncidence bien curieuse.

L'Angleterre a été réellement en péril deux fois pendant ses guerres avec la France.

1° *Lors de la tentative de débarquement de Hoche.*

2° *A Waterloo.*

Et chaque fois, c'est à Grouchy qu'elle a dû son salut !

On a dépensé beaucoup d'encre sur ces deux évènements. Je me contenterai ici de rappeler que pour ne pas perdre Grouchy dans l'opinion de l'armée, Hoche se refusa à publier un rapport sur l'expédition d'Irlande et laissa s'accréditer le bruit que la tempête avait été le seul obstacle au débarquement mais aucune considération ne put le faire aller plus loin.

Chérin dans une lettre à Hoche raconte qu'en voyant l'hésitation de Grouchy, il fut tenter de le jeter à la mer (que ne l'a-t-il fait) ; il se promenait seul sur le pont et le coup était facile ; il exprime le regret d'avoir résisté à ce mouvement.

Le commandement de l'armée revenait alors à Chérin et il eut débarqué les troupes sans l'ombre d'une hésitation

On peut consulter à ce sujet les mémoires du duc de Rovigo.

L'Angleterre fut sauvée du plus grand danger qu'elle ait jamais couru.

D'un autre côté Grouchy était d'une très grande bravoure, et il a montré un remarquable talent militaire dans sa campagne en Piémont avec Moreau.

Sa conduite en Irlande est inexplicable. Il avait à un moment de sa carrière été fait prisonnier et avait été échangé contre un général anglais.

On trouva dans les papiers du Directoire une protestation du général Grouchy contre le 18 brumaire.

Il est vraiment curieux de constater, je le répète, que c'est encore grâce à la conduite de Grouchy que l'Angleterre fut victorieuse à Waterloo.

Le 15 juin 1815, l'empereur Napoléon s'était porté contre le centre des canton-

nements des alliés pour séparer les deux armées et les attaquer séparément.

Le 16, il avait battu l'armée prussienne à Ligny, pendant que le maréchal Ney luttait aux Quatre-Bras contre l'armée anglaise.

Le matin du 17, Ney était devant les Quatre-Bras et Napoléon à Ligny avec le gros de ses forces. L'armée anglaise se retirait sur Mont-Saint-Jean ; l'armée prussienne avait battu en retraite pendant la nuit.

L'empereur devait, d'après le plan qu'il avait conçu, rejoindre le 17 de très bonne heure, le maréchal Ney avec le gros de ses troupes pour suivre l'armée anglaise et l'attaquer, pendant que Grouchy contiendrait l'armée prussienne avec un corps de 30.000 hommes.

La victoire était mathématiquement assurée à Napoléon ; là comme en Irlande la conduite de Grouchy est inexplicable.

Avant de revenir à Nathan Mayer, il est

bon de signaler en passant que son frère Jacob, dit James, qui était déjà venu en reconnaissance à Paris, avait eu des démêlés avec l'empereur et avait été sur le point d'être expulsé.

Je reviendrai en détail, en parlant de James sur son rôle d'espion sous le premier empire ; il me suffira d'indiquer pour l'instant la haine qu'il avait vouée à Napoléon.

Nous allons examiner maintenant la situation de Nathan Mayer à la Bourse de Londres lors de l'annonce du retour de l'île d'Elbe.

Nathan Mayer, dès son arrivée dans la capitale de l'Angleterre s'était rendu compte que dans les circonstances présentes sa vraie place était à la Bourse et que c'était là seulement qu'il pouvait développer et utiliser ses magnifiques qualités israëlites pour le mensonge, la tromperie et l'escroquerie légale.

A Manchester, ses tripotages auraient pu

lui coûter trop cher. Les industriels et les commerçants anglais étant plus honnêtes que les gens du « Stock-Exchange », sont aussi moins endurants. Nathan Mayer savait les effroyables dépenses dont l'épopée napoléonnienne avait été la cause dans l'Europe entière ; il savait que ces dettes il allait falloir les payer, que pour les payer il faudrait emprunter et que le XIXe siècle serait en quelque sorte LE SIÈCLE DES EMPRUNTS. Mais notre juif jugeait avec raison que les dépenses avaient été assez loin, qu'actuellement les débiteurs étaient encore bons, mais que si les guerres continuaient encore longtemps, c'était la banqueroute.

Il voulait bien conduire les peuples sur les limites de la faillite, mais à condition de les arrêter au bord du précipice.

La Restauration, à laquelle les fils d'Amschel n'avaient pas peu contribué, paraissait assurer à l'Europe une longue période de

tranquillité devant permettre aux peuples de se reposer et de TRAVAILLER EN PAIX A LA FORTUNE DES ROTHSCHILD ; ceci était bon, et les cinq youddis pouvaient se reposer et jouir d'un sabbat mérité, après avoir pris tous ensemble une formidable position à la hausse et y avoir engagé la totalité des millions qu'ils avaient si adroitement subtilisés au landgrave Guillaume IX.

C'est dans cette douce tranquillité que les surprit, comme un coup de tonnerre, l'annonce du retour de l'île d'Elbe.

La famille d'Amschel pouvait perdre en quelques heures la plus grosse partie des centaines de millions déjà ratissés. Il ne s'agissait pas de préparer un coup à faire ; il s'agissait de se défendre, c'était une question de vie ou de mort.

To be or not to be.

Le James fut chargé de l'espionnage en France et de la perturbation à jeter dans les

différents services des approvisionnements, ainsi que d'arrêter le plus possible les ordres de mobilisation. — Il était bien entendu que *pas un sou* ne devait être fourni à l'empereur. Ce fut Ouvrard qui prêta les 50 millions nécessaires, contre 5 millions de rente 5 %; ce qui mettait le 5 % à 50 francs : il était à ce moment en Bourse à 53. Il existait un trio à cette époque qui centralisait les affaires gouvernementales. C'étaient : Baring de Londres, Hope d'Amsterdam, et Ouvrard de Paris. Ce n'est qu'en 1823 que les Rothschild, grâce à M. de Villèle, mettent le grappin sur les finances françaises.

En 1815, Nathan tenait en main presque tous les fils des affaires anglaises ; il avait conquis la place avec le suicide de Goldsmidt en 1810 ; ses frères Karl et Salomon, qui devaient plus tard fonder les maisons de Vienne et de Naples, voyageaient pour le compte des maisons de Francfort et de Lon-

dres et entraient en rapport avec les gouvernements par le paiement des subsides anglais et le service des approvisionnements.

De plus Salomon et Karl avaient pris le monopole de l'usure faite aux grands Seigneurs qui se trouvaient tous en besoin d'argent pendant cette époque troublée, et payaient volontiers le 50 et le 100 pour 100.

Naturellement c'était toujours l'argent du landgrave qui dansait, mais c'était toujours les Rothschild qui empochaient les 50 et 100 pour 100 de bénéfice.

Donc au moment de 1815, la situation des Rothschild superbe en résultats, avait quand même un point faible, un défaut à la cuirasse.

La bande juive avait calculé que la France serait et devait être battue et tout l'échafaudage des millions était bâti là-dessus.

Napoléon vainqueur à Waterloo jetant les Anglais à la mer et refoulant les Prussiens

en Allemagne : c'était la ruine de l'Angleterre qui entraînait avec elle la fortune des Mayer Amschel.

CHAPITRE X

Nathan travaille

Sitôt que fut connu le débarquement de Napoléon Ier, les Mayer se distribuèrent les rôles.

Nathan fut chargé de se rendre sur les lieux-mêmes où devait se décider leur sort pour balancer du poids de l'or corrupteur, l'épée trop lourde du grand empereur. Nathan qui avait touché à toutes les sales affaires des vingt-cinq dernières années devait être absolument au courant des histoires du débarquement d'Irlande ; il savait donc ce que l'on pouvait obtenir de Grouchy, si l'on pouvait agir directement sur lui, ou si, tout au contraire, il était honnête et si c'était à l'entourage qu'il fallait s'adresser ; mais en

tout cas il savait ce qu'il y avait à faire.

La presque totalité des guides qui ont servi l'armée française du 15 au 18 juin étaient à la solde de Nathan Mayer.

D'innombrables espions juifs sillonnaient en tous sens la Belgique entre Bruxelles et la frontière française. Le 15, Nathan Mayer était déjà parfaitement au courant du plan de campagne de Napoléon Ier. Le grand empereur savait pouvoir vaincre Blücher isolément ; il savait qu'ensuite il pouvait tenir les Anglo-Hollandais en respect jusqu'au retour de Grouchy qui devait, par son arrivée, décider de la victoire.

Seulement ce ne fut pas Grouchy qui vint décider du sort de la victoire, mais bien Blücher. Si Grouchy se reposait vingt-quatre heures pour laisser à Blücher le temps d'opérer son mouvement la moitié de la bataille était gagnée.

Si Grouchy, au lieu de marcher au canon,

s'empressait de tourner le dos le succès était définitivement assuré.

Grouchy a perdu vingt-quatre heures.

Grouchy n'a pas marché au canon.

Maintenant Nathan Mayer a-t-il corrompu directement Grouchy pour obtenir ce résultat, ou a-t-il acheté des personnes de l'entourage du maréchal; c'est ce que j'ignore, mais c'est ce qu'on pourrait retrouver dans les archives des crimes politiques de la famille Rothschild.

Le seul point qui pourrait nous éclairer serait la situation de fortune de Grouchy depuis son entrée au service jusqu'à sa mort.

En tout cas l'intervention directe ou indirecte de Nathan, est indéniable.

Quant à la légende, la voici telle qu'elle est généralement admise, j'en ferai ressortir les inconséquences après l'avoir citée :

Nathan Mayer partit pour la Belgique à

la suite de l'armée anglaise. Quand le duc de Wellington eut pris sa position à Waterloo, Nathan pensa que le moment critique était venu qui allait décider de la fortune des Rothschild. Son anxiété était telle qu'il s'avança jusque sur le champ de bataille, et prit une position d'où il pouvait apercevoir les deux armées. Dès que le sort de la bataille fut décidé, il partit à cheval pour Bruxelles, et de Bruxelles en poste pour Ostende.

A Ostende il supplie en vain les pêcheurs de lui fournir un bateau pour le transporter en Angleterre ; le temps paraît-il était mauvais.

Il offre 500, 550, 600, 650 francs puis 700, puis 800 ; ce n'est qu'à deux mille qu'il arriva à décider un marin qui lui fit du reste payer les deux mille francs à sa femme avant le départ.

Le soir il arrivait à Douvres, d'où il repartait en poste pour Londres, et le lendemain il

était fidèle à son poste, appuyé à son pilier favori au « Stock-Exchange » et paraissait éreinté, triste, abattu, découragé comme s'il venait de subir le plus effroyable malheur.

Depuis déjà plusieurs jours la Bourse de Londres paraissait affolée, ne sachant si elle devait vendre ou acheter, prête à obéir à la première poussée qui se produirait dans un sens ou dans un autre.

A l'arrivée de Nathan Mayer, qu'on savait débarqué la veille du continent, un grand silence se fit ; puis tout à coup la nouvelle se mit à circuler, comme venant de Nathan, que les 117 mille prussiens de Blücher avaient été taillés en pièces, les 16 et 17 juin à Ligny et que Wellington était perdu.

Ce fut à la Bourse comme un coup de foudre et les fonds dégringolèrent jusqu'à des prix impossibles.

Nathan vendait ostensiblement à des compères et rachetait en sous main.

Le lendemain arrivait la nouvelle de la victoire de Waterloo ; les fonds remontaient avec une incroyable rapidité et Nathan Mayer ratissait 25 millions ».

Je ferai sur ce récit les observations suivantes :

D'abord si Nathan Mayer n'avait pas eu besoin d'agir personnellement à Waterloo il n'aurait pas quitté la Bourse de Londres.

Nathan ne serait pas venu en Belgique pour le simple plaisir d'assister à une bataille. Son champ de bataille à lui c'était la Bourse de Londres, et il n'était pas homme à déserter ce poste sans *une nécessité absolue.*

S'il a quitté Londres, s'il est venu à Waterloo, c'est parce qu'il Y AVAIT LA quelque chose à faire DONT LUI SEUL ÉTAIT CAPABLE ; une opération tellement délicate que ses frères eux-mêmes ne pouvaient pas le remplacer ; il avait à traiter avec quelqu'un qu'il

devait déjà connaître, et LUI SEUL était capable de réussir.

Je le répète, la barre du gouvernail de la galère, qui portait la fortune rothschildienne était à Londres, au Stock-Exchange, et il a fallu des circonstances de la plus URGENTE NÉCESSITÉ pour faire abandonner son poste au fils chéri du vieil Amschel.

Les Rothschild n'ont pas prévu ni connu par avance le retour de l'île d'Elbe, parce que leurs sources d'informations se trouvaient à Paris dans l'entourage de Louis XVIII qui, comme chacun sait, fut le dernier informé du débarquement de l'Empereur.

Il a donc fallu qu'ils retournassent leur position, passant de la hausse à la baisse, de façon à pouvoir profiter d'une hausse brusque pour faire un coup formidable en cas de la victoire anglaise, que Nathan allait préparer en Belgique à coup de corruption et de trahison.

Nathan Mayer sachant d'avance l'immense importance qu'il y avait pour lui à se transporter rapidement de Bruxelles à Londres dès que la victoire se serait déclarée pour un parti ou pour un autre, avait dû, sans aucun doute, prendre ses précautions d'avance, préparer ses courriers et avoir un bon voilier en partance l'attendant au port le plus proche.

Un fin matois comme notre jeune youtre, n'était pas homme à se laisser prendre sans vert et n'allait pas risquer bêtement de perdre des millions faute d'un méchant bateau pour le transporter en Angleterre.

Toute cette histoire de discussions avec le pêcheur, quoi qu'étant bien *juive* dans sa couleur, n'en est pas moins une invention.

Quant à la défaite des 117.000 prussiens de Blücher qui correspond à la bataille de Ligny du 16 juin, il est bien sûr et certain que Nathan n'avait pas attendu au soir du 18juin

pour en porter lui-même la nouvelle à Londres. Ses courriers avaient dû partir dès le 16 juin au soir avec des ordres à ses agents pour vendre en bourse avant la nouvelle.

Le gouvernement anglais n'était pas tellement mal servi que la nouvelle de la bataille de Ligny (du 16 Juin) ne pût lui arriver avant le 20 à Londres.

Si donc Nathan avait attendu, il aurait été devancé par les courriers d'Etat ; ce qui ne pouvait convenir à ses opérations de Bourse. La nouvelle que Nathan a portée avec lui à Londres était celle de la victoire des Anglais à Waterloo, seulement en route sa mémoire s'étant probablement embrouillée, il avait en arrivant à la bourse confondu les choses et sur le Stok-Exchange il annonça que les Anglais avaient reçu une formidable tripotée et que Napoléon victorieux arrivait à Bruxelles et à Anvers.

L'effet produit par cette nouvelle, qu'on

avait tout lieu de croire certaine, puisqu'au su de tous Nathan Mayer arrivait de Waterloo le jour même, fut terrifiant ; les fonds anglais dégringolaient avec une rapidité vertigineuse et le bon Nathan accoté à son pilier ordinaire au Stock-Exchange versait des larmes de crocodiles, en donnant ostensiblement des ordres de vente pendant qu'il faisait racheter sous main tout ce qui pouvait se présenter.

Le lendemain arrivait en Bourse la nouvelle officielle de la bataille de Waterloo, les cours remontaient avec enthousiasme et Nathan Mayer liquidant sa situation, constatait avec plaisir qu'en 48 heures il avait gagné, les uns disent 25, les autres 50 millions.

Au point de vue affaires, le fils d'Amschel est loin de s'être conduit en honnête homme.

Il n'y a pas à dire, à discuter ni à ergoter ;

Nathan Mayer arrivant avec la nouvelle de la défaite de Napoléon et vendant ostensiblement en Bourse pendant qu'il rachetait en sous main, volait le public anglais de la façon la plus manifeste.

C'est évidemment en souvenir de ce noble fait d'armes que les Rothschild sont devenus lords anglais et qu'ils portent comme devise « INTEGRITAS ».

CHAPITRE XI

Le système des emprunts

Après la bataille de Waterloo, les Rothschild se reposèrent un peu ; ils l'avaient échappé belle, et puis, ils avaient besoin de regarder un peu autour d'eux afin d'examiner l'ensemble de la situation politique et financière de l'Europe de façon à établir le futur plan de campagne. Comme je l'ai dit il existait pour les Rothschild un trio concurrent redoutable composé de Baring de Londres, Hope d'Amsterdam et Ouvrard de Paris.

En effet l'emprunt français de trente millions de rentes 5 °/₀ (article 127 de la loi du 25 mars 1817), dont le capital nominal était de 600 millions, fut négocié comme suit :

				CAPITAL NOMINAL
Hope et Baring : (10 février 1817).	9.090.909 à 52 fr. 50	=	105.454.544 fr. 50 —	181.818.181 fr. »
Hope et Baring : (2 février 1817).	8.620.689 à 55 fr. 50	=	95.689.647 fr. 90 —	172.413.780 »
Hope et Baring : (22 juillet 1817.	9.000.000 à 61 fr. 50	=	110.700 000 fr. » —	180.000.000 »
Hope et Baring : (14 mars 1818).	2.000.000 à 64 fr. 50	=	25.800 000 fr. » —	40.000.000 »
	28.711.598		337.644.192 fr. 40	574.231.961 »

Emprunt du 9 octobre 1818 et soldes des contributions de guerre :

Hope et Baring : 165 millions à 67 fr. de rente 5 %, produisant 12.313.000 francs de rente et correspondant à un capital nominal de 246.260.000 francs. Le solde pour contribution de guerre fut de 6.615.944 francs de rente 5 % à 75 fr. 57 ayant produit 99.993.377 francs et correspondant à un capital nominal de 132.318.880 francs. Ces 6.615.944 francs de rente 5 % furent rendus et remplacés par des bons du Trésor.

Cette opération sollicitée par Rothschild James de Paris, et faite en association avec la Banque de France, est des plus intéressante. Nous la raconterons tout au long en écrivant l'histoire de la maison parisienne.

Le premier emprunt anglais dans lequel entra directement Nathan, fut celui de 1819, pour 12 millions sterling (300 millions de fra

Maintenant il faut ouvrir une grande parenthèse pour expliquer le système de la soumission des emprunts qui a prévalu pendant la première moitié du XIXe siècle.

Quand un gouvernement avait besoin d'argent, il s'adressait alors, non pas au public, mais à des groupes de banquiers qui offraient de lui prendre ferme des promesses de rentes à un prix déterminé avec des échéances de paiements déterminés.

Ainsi par exemple le 22 juillet 1817, Hope et Baring offraient de payer au gouvernement français la somme de 110.700.000 francs contre remise de 9.000.000 de rentes 5 %.

9.000.000 de rentes 5 % auraient valu au pair 130 millions de francs. Hope et Baring prélevaient donc une prime de 69 millions 300 mille francs ; en d'autres termes, ils prenaient l'emprunt au cours de 61 fr. 50.

En effet $\frac{9.000.000}{5} = 1.800.000$, qui, multipliés par 61.50 donnent bien 110.700.000 fr.

Le bénéfice des banquiers consistait en ce qu'ils revendaient au public les rentes plus cher qu'ils ne les avaient payées au gouvernement.

Mais, naturellement, ils n'avaient pas à leur disposition les sommes nécessaires pour payer le gouvernement avant d'avoir vendu au public et d'un autre côté, il leur fallait du temps pour placer avantageusement les rentes.

Ils ont alors inventé une chose véritablement merveilleuse, due à Nathan Mayer de Londres, et perfectionnée par James de Paris.

Cette chose merveilleuse consistait à faire prêter par la banque d'émission, (Banque d'Angleterre ou Banque de France) contre dépôt des nouvelles rentes, les sommes payables au gouvernement.

En deux mots :

Un Etat donne à Rothschild 9.000.000 de

rentes à 61 fr. 50. Rothschild porte les 9.000.000 de rentes à la Banque.

La Banque fait marcher la planche à billets et remet les billets de banque à Rothschild, qui les remet au Trésor.

Dans le fait la Banque, contre remise des nouveaux titres, crédite le compte Rothschild, puis le débite par le crédit du compte du Trésor. Quand les rentes commencent à monter, Rothschild commence à vendre à 62, à 63, puis à 65 et à 70 etc.. etc...., empochant le bénéfice.

En résumé, l'Etat reçoit des billets de banque. La Banque empoche un intérêt pour du papier qui ne lui coûte rien. Rothschild fait faire l'opération par la Banque et n'a pas un sou à débourser.

Il ramasse 5, 6, 7, 10, 12, 15, 20 millions à ce petit manège.

Le public fait crédit à l'œil en acceptant pour de l'or les billets de banque émis

pour faire l'opération du prêt sur titres.

Il rachète ensuite l'emprunt à prime à la maison Rothschild ou à ses agents.

Il n'y a pas dans toute la fortune des Rothschild *un seul sou qui n'ait été volé par un truc légal.*

Dans l'histoire de James, on rencontre des choses superbes et une maestria dans le vol légal qui force l'admiration ; aussi les différents gouvernements ont-ils tous cru devoir décorer la famille des plus hauts grades de la légion d'honneur, afin de bien indiquer qu'ils s'étaient surpassés dans le noble métier qu'ils avaient choisi de conculcateurs financiers des peuples.

CHAPITRE XII

Les mines de mercure

Nathan Mayer, le père des lords juifs, que la bonne Victoria, reine des chrétiens, a fait pénétrer au sein de sa noblesse, aimait à rappeler un coup d'accaparement assez élégant qu'il avait réussi vers 1831 sur le mercure.

Mais aussi, le célèbre Hermès, le Dieu des voleurs, ne pouvait qu'être propice à la famille youtrale des Amschel francfortois.

Le mercure est un métal d'autant plus précieux qu'il ne peut être remplacé par aucun autre dans la presque totalité de ses usages.

Il est employé en médecine sous forme de

médicaments, pour l'étamage des glaces, pour la dorure et pour l'extraction de l'or.

La plus grande partie du mercure consommé en Europe à cette époque provenait des mines d'Idria en Autriche et d'Almaden en Espagne. Ces dernières, après avoir joui pendant des siècles d'une célébrité européenne, après avoir enrichi les Phéniciens, les Grecs et les Romains, avaient été à peu près abandonnées faute de capitaux pour les exploiter.

La famille Rothschild, qui était en rapport d'affaires avec l'Espagne, comme du reste avec tous les gouvernements d'Europe, avait profité d'un des derniers emprunts espagnols pour exiger que les mines d'Almaden lui fussent données en garantie du service d'intérêt dudit emprunt.

De là à devenir propriétaire des mines, il n'y avait qu'un pas à faire, et comme la famille des Amschel possède pour les affaires

des bottes de sept lieues, le pas fut sérieusement fait.

Donc un beau jour les acheteurs de mercure furent désagréablement surpris en apprenant que le mercure d'Espagne avait doublé de valeur. Ils s'adressèrent alors aux mines d'Idria. Là, nouvelle déception, les prix avaient triplé.

La gente Rothschildienne et accaparatrice avait aussi mis la main sur la mine autrichienne. C'était pour le mercure une nouvelle maison d'Autriche, commandant en Castille et sur les bords du Danube.

Le premier résultat de la hausse formidable qu'eut à supporter le mercure fut la falsification de ceux de ses sels qui sont employés en médecine.

Les préparations mercurielles contenaient toutes espèces de choses, excepté du mercure et les malades crevaient au lieu de guérir.

Mais peu s'en souciait la tribu juive au

bouclier sanglant ; elle avait trouvé une nouvelle manière d'extraire de l'or avec du mercure, elle avait sacrifié à Hermès une brebis grasse et se réjouissait d'offrir en holocauste à Moloch-Adonaï les cadavres des malheureux qui mouraient par suite de la falsification des remèdes.

Les journaux anglais de l'époque qui possédaient encore une certaine indépendance, oh ! combien ces temps sont loin, se sont payé la tête de Nathan à cette occasion et l'ont traité de la belle manière ; le lecteur, que la chose intéressera, trouvera aux annexes, des traductions des plus amusants de ces articles écrits vers l'année 1831.

CHAPITRE XIII

Quelle sorte de particuliers sont les Rothschild

Les rapports de Nathan avec la Banque d'Angleterre sont très intéressants et instructifs, parce qu'ils montrent que, dès que notre héros s'est trouvé suffisamment solide, il a tenu à montrer publiquement sa puissance à la Banque de façon à tuer une bonne fois chez elle toute velléité de révolte.

Pour les Rothschild les banques d'émission sont *leurs banques de prêt* ; c'est là qu'ils doivent trouver l'argent nécessaire à leurs opérations et quand, par le plus grand hasard, les directeurs de ces établissements font mine de vouloir relever la tête, ils se chargent de les tancer d'importance. A la suite d'un em-

prunt français soumissionné par James, et dont je parlerai avec détail quand ce dernier viendra à son tour s'asseoir sur la sellette, la maison Rothschild avait eu besoin de lingots d'or pour faire une louche opération de connivence avec la Banque de France et M. de Villèle. Nathan les envoya prendre dans sa succursale, la Banque d'Angleterre; les directeurs de cet établissement élevèrent timidement la voix pour demander que le seigneur Nathan daignât vouloir leur rendre lesdits lingots quand il n'en aurait plus que faire. Le roi juif fronça son sourcil olympien et tout fut dit.

A l'époque du remboursement Nathan rapporta du papier en fait de lingots.

Les directeurs, oh! combien imprudents, réclamèrent les lingots; mais le seigneur Nathan leur répondit : « *Parfait; rendez-moi* « *mon papier, je le convertirai en billets de la* « *Banque d'Angleterre, lesquels je présenterai*

« *à vos guichets pour être remboursés en or,*
« *lequel or je fonderai et une fois transformé*
« *en lingots, vous le rapporterai.*

« *Maintenant il est bien entendu pour l'ave-*
« *nir que puisque vous n'avez pas confiance*
« *dans mon papier, je n'aurai pas, moi non*
« *plus, confiance dans le vôtre, et alors vous*
« *ne serez pas étonnés de me voir présenter à*
« *vos guichets pour y être échangés contre de*
« *l'or tous les billets de banque qui pourraient*
« *être présentés dans mes caisses.* »

La réponse du comité de la Banque d'Angleterre ne se fit pas longtemps attendre ; le lendemain une note officielle paraissait dans les journaux pour annoncer, que dorénavant le papier Rothschild serait reçu par la Banque d'Angleterre sur le même pied que son propre papier.

Le papier Rothschild possédait dorénavant le « *Legal tender* » (Cours légal).

Voici maintenant la forme sous laquelle

cet épisode a passé à la postérité et figure dans les « *Rothschildiana* ».

La banque d'Angleterre ayant refusé d'escompter une traite signée par le Rothschild de Francfort, sous prétexte qu'elle ne prenait pas le papier des particuliers, Nathan se serait écrié :

« *Des particuliers ! Je leur ferai sentir à*
« *messieurs les directeurs, quelle sorte de par-*
« *ticuliers sont les Rothschild* ».

Trois semaines plus tard, Nathan vêtu comme de coutume de sa vieille redingote s'amenait à la Banque et présentait au guichet de remboursement un billet de 5 livres sterling. L'employé légèrement étonné lui comptait immédiatement cinq livres en or.

Nathan après les avoir soigneusement examinées et soupesées, crainte qu'elles n'aient passé par les mains d'un corréligionnaire qui les aurait pu rogner, les fait délicatement glisser dans un sac en toile, puis

tirant de son portefeuille un nouveau billet de 5 £, recommence la petite opération et continue le même manège pendant sept heures consécutives.

Au bout de ce temps il avait échangé 21.000 Livres (525.000 francs). Ayant amené avec lui, neuf autres employés qui se livraient à neuf autres guichets à la même facétie, ils avaient à eux dix sorti de la Banque d'Angleterre, le soir de cette mémorable journée, la somme de 210.000 £ (5.250.000 francs) en or. La Banque commença par trouver la chose drôle « *very excentric indeed* ».

Le lendemain l'imperturbable Nathan et ses neufs employés reprenaient leurs places devant les dix guichets et le patron déclarait hautement qu'il était absolument décidé à ne pas garder dans ses caisses un seul billet de la Banque d'Angleterre ; il ajoutait négligemment qu'il avait de quoi employer deux mois.

60 jours à 210.000 £ font 12.600.000 £ (315 millions de francs.) La banque anglaise mit les pouces et fit paraître dans les journaux du lendemain une note déclarant qu'elle accepterait à l'avenir les traites Rothschild à l'égal du papier d'Etat.

Cette version est peut-être plus drôle, mais a le défaut de ne pas avoir le sens commun. Jamais Rothschild n'aurait vendu pour trois cents millions de titres, ou n'aurait emprunté cette somme pour le plaisir de donner une leçon à l'établissement royal.

La vérité, c'est que la banque d'Angleterre ayant reçu un soufflet et étant obligée de le garder, prit la chose en plaisantant et inventa la légende.

CHAPITRE XIV

Le pseudo-lapin

Les biographistes du Rothschild londonien, racontent ensuite une autre histoire, d'un ordre différent, dans laquelle ce serait notre Nathan Mayer qui aurait écopé et reçu un lapin élégamment posé par un banquier anglais.

Je vais d'abord raconter la chose telle qu'elle est contée par les auteurs et je dirai après les raisons pour lesquelles cette histoire ne tient pas debout.

Un important banquier de Londres aurait un jour avancé à messire Nathan la somme de 1 million et demi de livres sterling (37 millions 1/2 de francs) contre la garantie de consolidés anglais. La clause était que : les con-

solidés étant le jour du prêt à 84, le banquier anglais avait le droit de se les approprier au prix de 70, dans le cas où le cours tomberait en Bourse à 74.

L'opération conclue, le banquier aurait jeté par paquets sur le marché les consolidés remis en garantie par Rothschild, plus une autre quantité à lui appartenant.

Une panique se serait produite.

Les cours seraient tombés à 74, et l'heureux banquier, dénonçant l'option, serait devenu propriétaire à 70 du million et demi de consolidés de Nathan Mayer.

L'opération aurait donc laissé au banquier un bénéfice que nous pouvons calculer comme suit :

Les consolidés remis en garantie étant taxés à raison de 70 %, la quantité de titres au pair de 100 aurait été de 21.428 de 100 £ ; en effet 1.500.000 £ montant du prêt divisés par 70, donnent 2.142.857.

Nous aurons donc :

	LIVRES
Acheté à Nathan 21.428 consolidés à 70 =	1.500.000
Vendu 21.428 consolidés (100 £) entre 84 et 74, soit au cours moyen de 79....... =	1.692.812
Bénéfice.........	192.812

Soit environ cinq millions de francs.

Je répète que l'histoire ne tient pas debout parce que, en première ligne, si Nathan avait eu besoin de faire sur ses titres une opération de report il se serait adressé à sa féale Banque d'Angleterre et non pas à un banquier concurrent. S'il l'a fait, c'est avec intention et par conséquent : intention non pas de perdre de l'argent, mais d'en gagner.

Le banquier anglais a donc été soit un homme de paille, soit un complice inconscient. En seconde ligne, les consolidés ne sont pas tombés en cinq minutes de 84 à 74 ; par conséquent Nathan les a vu tomber, et comme il lui était excessivement facile de

faire remonter les cours en achetant, s'il ne l'a pas fait c'est qu'il avait intérêt à les laisser baisser.

Ceci est d'autant plus vrai que comme à une échéance fixe le banquier anglais était obligé de racheter pour livrer à Nathan les titres remis par lui en garantie du prêt c'était Nathan qui en maintenant les cours tenait le banquier entre ses griffes et pouvait lui faire boire un énorme bouillon.

Par le fait seul que le banquier disposait du gage, en le vendant, il se transformait en un acheteur de la même quantité à terme ce qui donnait à Nathan un avantage admirable sur le banquier.

Je garantis donc que cette histoire est grotesque. Mais comme il y a toujours un fond de vrai dans les légendes Rothschildiennes, je dirai que l'opération a eu lieu, mais que c'est Nathan qui a roulé le banquier et non pas le banquier qui a roulé Nathan.

Avant de rétablir l'opération telle qu'elle a dû être effectuée, je citerai l'anecdote suivante tirée de l'auteur du «*The stock Exchange*».

« *Dire quels étaient et quels n'étaient pas*
« *les agents de Nathan Rothschild était chose*
« *absolument impossible, car il a été démontré*
« *qu'il se servait de ses propres ennemis comme*
« *d'instrument de spéculation. On le prévint un*
« *jour qu'un agent de change l'avait couvert*
« *d'injures publiquement, en pleine Bourse,*
« *déclarant qu'il haïssait Rothschild et toute*
« *la séquelle juive. Nathan après avoir écouté*
« *avec la plus grande impassibilité répondit*
« *très simplement ; « Je vous remercie du ren-*
« *seignement! cet homme pourra m'être utile.»*
« *Quelque temps après ce même agent de*
« *change agissant pour le compte d'une tierce*
« *personne, agent secret de Rothschild, flan-*
« *quait sur le marché pour 600 mille £. (15*
« *millions de Francs) de consolidés. Nathan*

« *ayant fort judicieusement réfléchi que per-*
« *sonne ne pourrait supposer que c'était pour*
« *le compte de Rothschild que cet agent de*
« *change terrorisait le marché* ».

Voici, étant donné la merveilleuse rouerie de Nathan, comment les choses ont dû se passer. Les consolidés ne devaient pas être la propriété de Nathan ; Nathan ne devait les posséder qu'en report, c'est-à-dire, que le ou les véritables propriétaires des titres avaient dû faire avec Nathan la même opération que ce dernier avait refaite avec le banquier de Londres.

Nathan s'était substitué le banquier ; ce dernier pouvait être le complice conscient ou inconscient de Nathan.

Dans le premier cas il y avait partage ; dans le second cas les bénéfices étaient séparés.

Le banquier agissant inconsciemment rendait évidemment l'opération plus élégan-

te, et Nathan plus indépendant et c'est ce qui a dû avoir lieu.

En ce cas Rothschild sûr de ne rien perdre dans l'affaire du report était assuré de voir se produire sur le marché une baisse considérable.

Il jouait donc à la baisse à coup sûr, ce qui a toujours été le meilleur moyen de gagner. La chose est facile à comprendre.

Nathan prend en report 1 million 1/2 de consolidés à des conditions déterminées ; il se fait reporter par un autre banquier aux même conditions et pour la même somme, il ne court donc plus aucune espèce de risque dans cette affaire de report.

D'un autre côté il a tenté le banquier en lui donnant la possibilité de réaliser un coup superbe en provoquant la baisse.

Il lui a tendu un piège.

Nathan qui connaît l'homme à qui il s'est adressé, puisqu'il l'a choisi dans un but

déterminé, sait donc par avance que ledit banquier va jeter des paquets de consolidés sur le marché afin d'avilir cette valeur. Nathan aura donc commencé avant même de repasser son opération par vendre à découvert un très gros stock de consolidés dans les prix de 84 ; il prépare même ainsi le marché à une baisse subite dès que se produiront les ventes du banquier.

Il lui passe alors son report en faisant la bête et ledit banquier se frotte les mains en croyant, le gros naïf, qu'il va rouler le juif Nathan.

Le banquier vend hardiment.

Rothschild laisse faire et hâte même le mouvement en semant secrètement de mauvaises nouvelles.

Dès que les cours sont suffisamment bas, à partir par exemple de 76, Rothschild rachète tout doucement et clôture son opération avec 7 à 8 points d'écart,

Le plus joli de la combinaison c'est que tout en râflant une somme énorme, le brave Nathan a l'air de perdre, il peut répandre ses bonnes larmes de crocodile et crier bien fort contre la mauvaise foi des chrétiens qui ruinent les pauvres juifs par leur façon malhonnête de traiter les affaires.

CHAPITRE XV

Les procédés de Nathan Rothschild

« *Une des causes du succès de Nathan,* nous « dit encore l'auteur du « Stock-Exchange », « *était le mystère dont il savait si bien entou-* « *rer ses transactions et la politique tortueuse* « *qu'il employait avec un art si parfait pour* « *dissimuler aux yeux les plus clairvoyants,* « *le secret de ses transactions. S'il possédait* « *des nouvelles capables de produire la hausse* « *des fonds publics, il donnait immédiatement* « *des ordres à son agent de change officiel* « *pour en faire vendre pour un demi million* « *de livres.*

« *Le groupe de gens qui suivaient générale-* « *ment ses opérations vendaient à sa suite.*

« *Bientôt le bruit courait, dans* « *Capel*

« court », que Rothschild écrasait le marché, et « les fonds se mettaient à baisser. Les courtiers « se regardaient les uns les autres, hésitants, « ne sachant que faire ; une panique se pro- « duisait ; on inventait des mauvaises nouvel- « les et ces causes réunies faisaient baisser le « prix des rentes de deux à trois points.

« Ce résultat prévu une fois arrivé, les « courtiers secrets de Nathan achetaient par- « tout à bas prix.

« Les bonnes nouvelles dissimulées par Roths- « child commençaient alors à circuler, les « ventes s'arrêtaient, les cours remontaient « subitement et l'honnête Nathan récoltait la « moisson qu'il avait si adroitement semée ».

Eh bien, voyons franchement, sans parti pris aucun, la façon d'agir de Nathan Rothschild était-elle honorable ?

N'y avait-il pas là une véritable tromperie dans le but d'extorquer des fonds, et cette manœuvre peut-elle trouver un autre quali-

ficatif que celui de FRAUDULEUX, un autre nom que celui d'ESCROQUERIE ?

J'en appelle à la bonne foi de tous ceux qui me liront.

L'admiration que nous éprouvons pour les coups des Rothschild n'est-elle pas de même ordre que celle que nous éprouvons en face d'un vol bien fait, d'un cambriolage habilement réussi ?

Nathan apprend le premier une heureuse nouvelle ; il court à la Bourse et achète. Ceci est normal puisque la Bourse existe et que les opérations à terme sont admises. Mais après avoir appris les bonnes nouvelles, donner des ordres de vente dans le seul et unique but de tromper le public, en faisant croire à de mauvaises, il n'y a pas deux noms pour ça, pas plus en anglais qu'en français. En anglais c'est « *swindle* », en français « *escroquerie* ». L'argent gagné par Nathan était-il de l'argent propre ?

Non ! cent fois non, mille fois non !

C'est pourtant cet argent qu'a recueilli avec plaisir le cinquième comte de Roseberry en épousant Mademoiselle Anna Rothschild, fille et unique héritière de Mayer Rothschild, petite-fille de Nathan Mayer.

C'est une honte pour la royauté anglaise que d'avoir annobli le descendant du juif Nathan et cet annoblissement sera le commencement de la fin de cette chambre haute créée pour renfermer ce que l'Aristocratie anglaise avait de plus pur, et qui perd sa raison d'être si elle doit servir de repaire à des juifs allemands enrichis par des opérations frauduleuses.

La vieille noblesse anglaise a été souillée par cet échappé du Ghetto de Francfort ; la tache est ineffaçable, et l'assemblée des lords s'est suicidée le jour où elle a laissé pénétrer dans son sein le descendant d'Amschel, le courtier de chair humaine.

CHAPITRE XVI

Le bon Samaritain

Au point de vue moral, Nathan Mayer ne valait pas grand'chose, c'était un vilain individu. Quant aux beaux-arts, il se vantait d'être d'une ignorance honteuse. Il répondit un jour à Spohr, le grand violoniste et compositeur, qui lui apportait une lettre d'introduction de son frère Anselme de Francfort :

« *Voyez-vous mon ami, moi je ne com-* « *prends en fait de musique que celle que fait* « *ma monnaie en tressautant dans mes poches ;* « *le tintement de l'or ou de l'argent, voilà les* « *sons véritablement harmonieux pour les* « *oreilles d'un banquier* ; et il ajoutait :

« *Vous pouvez quand même venir dîner* « *chez moi. Néanmoins,* ajoute Spohr, en

« racontant cette histoire, *il me prit une loge*
« *à mon concert*.

Pour donner une idée de sa charité, on pourrait citer ses propres paroles, quand il racontait que quelquefois, par hasard, POUR S'AMUSER, il donnait une guinée (26 fr. 25) à un pauvre « *Vous ne pouvez vous imaginer*, disait-il, COMME C'EST DROLE.

« *Le pauvre diable pense que je me suis*
« *trompé et alors de peur que je m'en aper-*
« *çoive, il prend ses jambes à son cou et se*
« *met à courir, mais à courir ! Je vous con-*
« *seille de donner quelquefois une guinée à un*
« *pauvre*, C'EST VÉRITABLEMENT FORT RÉJOUIS-
« SANT ».

Cet aveu, dont l'authenticité est absolue, est remarquablement infâme. Cette façon de faire la charité pour tenter d'abuser de la misère d'un homme pour en faire un voleur qui se sauve parce qu'il pense emporter de l'argent qui ne lui appartient pas ; ce gros

juif sale et répugnant se tordant de rire en voyant fuir celui dont il vient de faire un voleur, et recommandant cet amusement à ses amis comme une charmante distraction, tout ça soulève le cœur de dégoût. Nathan n'avait même pas la charité qu'ont souvent les israëlites comme Goldsmidt par exemple.

Il n'y a pas un côté chez lui qui soit sympathique, on ne rencontre pas un atome de noblesse dans les sentiments du père des lords Rothschild ; on a beau fouiller sa vie, on n'y trouve que des choses viles et répugnantes, doublées d'un imperturbable cynisme.

Nathan était à peu près aussi fort en peinture qu'en musique ; un peintre allemand, dont le nom m'échappe, s'en vint un jour le visiter avec une lettre d'introduction du grand rabbin de Francfort qui le recommandait chaudement.

L'artiste avait apporté avec lui un tableau

qu'il espérait vendre au richissime israëlite. Nathan après avoir regardé le chef-d'œuvre d'un œil distrait en demande le prix : « Trois cent livres (7.500 fr.), répond l'artiste. » — « Trop cher pour moi, reprend le banquier, beaucoup trop cher pour un objet aussi inutile, et puis j'ai eu beaucoup de frais tous ces temps-ci, mais pour des choses sérieuses, bien entendu, ainsi je viens d'acheter un poney pour mes enfants, mais je veux pourtant faire quelque chose pour vous, en considération de la lettre du grand rabbin ».

« Voyons, mon ami, vous ne pourriez pas m'en donner pour 30 livres (750 francs) ; oui, je vous prendrai pour 30 £ de peinture ».

Le pauvre artiste ne savait que répondre, il se demandait si le gros nabab était en train de plaisanter ou parlait sérieusement ; il avait du mal à croire que le grand Rothschild achetait la peinture comme du fromage de Hollande ; mais il fut bien forcé

de se rendre à l'évidence ; il s'en retourna chez lui et comme il était pauvre il prit une toile dix fois plus petite que son tableau de 300 livres et livra au Nathan pour 30 £ de peinture qui lui furent du reste payées rubis sur l'ongle.

CHAPITRE XVII

L'emprunt anglais de 1819

Comme financier le fils d'Amschel était d'une autre envergure ; ce fut lui qui pour son coup d'essai fit un coup de maître dans le premier emprunt de 12 millions de livres (300 millions de francs) qu'il prit au gouvernement anglais en 1819.

Les biographistes disent à ce sujet :

« *Cette opération fut un désastre, car* « *l'emprunt tomba rapidement au-dessous du* « *prix d'émission ; mais Rothschild s'était* « *hâté de repasser le lot sur le dos de ses* « *amis et il arriva ainsi à s'en tirer sans* « *avaries.* »

Oh ! naïveté des chroniqueurs et des biographistes. Comment, Nathan, le grand

Nathan, l'homme de toutes les ficelles, de toutes les affaires louches, de toutes les tromperies ; Nathan le fils de Mayer Amschel, le confident et l'homme d'affaires du prince de Hesse-Cassel !

Nathan, le tombeur des négociants anglais de Manchester ! Nathan qui pousse au suicide le banquier Goldsmidt, son corréligionnaire pour se débarrasser d'un concurrent ! Nathan, qui guette les emprunts anglais depuis quinze ans !

Nathan Mayer de Rothschild, en un mot, pour ses débuts dans les emprunts d'Etat anglais, aurait remporté une veste ! Allons donc ! Il y a une chose qu'on ne peut lui enlever, c'est le génie de la spéculation ; Nathan Mayer peut être tout ce que l'on voudra, mais ce ne sera jamais un imbécile.

Examinons l'affaire en gens du métier.

Nathan prend un emprunt de 300 millions au gouvernement anglais ; cela veut dire

qu'il va recevoir des promesses pour 9 millions de rentes et qu'il devra remettre en contrepartie au gouvernement anglais une certaine somme d'argent avec des paiements à des échéances déterminées.

Pour se procurer les sommes qu'il aura à remettre au gouvernement anglais, il peut avoir recours à trois moyens différents :

1° Prendre sur sa propre fortune ;

2° Emprunter sur les titres que lui a remis le gouvernement ;

3° Vendre dans le public les titres qui lui ont été remis.

Possédant, avec les quatre frères qui sont intéressés dans toutes ses affaires, une fortune colossale, il pourrait même s'il le voulait payer de ses propres deniers ; mais il a, comme je le répète, la ressource d'emprunter sur titres, à la Banque d'Angleterre principalement.

S'il le veut il peut donc remplir ses enga-

gements vis-à-vis du gouvernement sans vendre des titres de rente.

Toute la question est là ; car alors, il est en situation de combiner un admirable « *corner* » en commençant par produire la baisse sur ses propres valeurs pour amener de grosses ventes à découvert de la part de ses adversaires.

Suivons l'opération pas à pas.

Rothschild commence par vendre dans les environs du prix d'émission une petite quantité de titres pour amorcer le marché ; de plus il aura eu soin de prendre avec lui quelques associés à qui il aura cédé d'avance, aux conditions d'émission, un 10 à 15 °/₀ de l'emprunt afin que le marché puissse être alimenté par des ventes au comptant. Il procédera alors par des ventes fictives au-dessous du prix d'émission et déterminera la baisse. Prenons des chiffres absolument quelconques pour fixer les

idées, car je tiens tout particulièrement à bien faire saisir par le lecteur ce système inventé par Nathan et qui fut souvent depuis, mis en pratique par James de Paris.

Prenons un emprunt de 3 millions de rente 3 %, dont le capital nominal sera par conséquent de 100 millions de francs.

Nous supposons que le cours du 3 %, étant par exemple de 67 francs, le gouvernement ait cédé l'emprunt à 65 francs.

Cela voudrait dire que Nathan doit payer au gouvernement 65 francs par chaque 3 francs de rente qui lui est remis.

Ainsi, comme il a soummissionné 3 millions de rente à 65 francs il aura à payer un million de fois 65 francs soit 65 millions de francs.

Nous admettons qu'il a cédé à son groupe 10 % au prix d'émission, soit donc 300 mille francs de rente à 65 francs soit 6 millions cinq cent mille francs.

Il lui reste pour lui 58.500.000 francs.

Nous pouvons déjà dire qu'il trouverait facilement à emprunter sur ses titres à 10 points au-dessous du cours ; cela veut dire que sur une promesse de rente de 3 francs qui vaut 65 francs en Bourse, un banquier comme Nathan trouve facilement à emprunter 55 francs.

L'opération se décomposerait alors comme suit :

Emprunt 3 millions de rente à 65 fr. à payer.........................		65.000.000
Rétrocédé au groupe 300.000 fr. de rente à 65 fr.............	6.500.000	» » »
Emprunté 55 fr. par 3 fr. de rente, sur 2.700.000 fr. de rente........................	49.500.000	» » «
Reste à payer sur les fonds de la maison..................	9.000.000	» » »
TOTAL......	65.000.000	65.000.000

Donc Nathan peut se tirer de son emprunt avec 9 millions de francs ; si l'emprunt était 3 fois plus cher, soit 300 millions cela lui

coûterait $3 \times 9 = 27$ millions, somme insignifiante pour les Rothschild.

La grosse somme, les 49.500.000 francs sont généralement fournis par les planches à billets des établissements d'émission.

Enfin de compte c'est le public qui souscrit à l'emprunt immédiatement en acceptant comme monnaie légale les billets de banque des établissements d'émission.

Le banquier soumissionnaire n'est qu'un intermédiaire qui fournit un appoint de 10 à 12 pour cent et qui reste titulaire de l'emprunt jusqu'à ce que les cours aient suffisamment monté pour, qu'en vendant, il puisse réaliser, toujours sur le dos du public, un majestueux bénéfice.

C'est évidemment très drôle.

Comme je l'ai dit, le public commence par faire crédit à l'œil pour permettre au banquier de pouvoir lui vendre des rentes plus cher quelques mois après.

C'est l'œuf de Christophe Colomb ; c'est simple comme les découvertes financières payées dix millions par Panama au Seigneur Oberndœrffer. — Donc toute la science du soumissionnaire d'un emprunt doit avoir pour but de faire hausser les cours de façon à vendre le plus cher possible ce qu'il a payé un prix, fixe, 65 francs, dans notre exemple, au gouvernement.

Mais quand on vient de soumissionner, chercher de suite à faire monter les cours, c'est difficile, très difficile et surtout par trop cousu de fil blanc. Nathan Mayer devait trouver mieux.

Du reste nous remarquons qu'un des principes de notre spéculateur est de provoquer la baisse pour arriver à la hausse. Le fils d'Amschel travaille avec le choc en retour ou coup de bélier. Ici viennent se placer deux mots d'explication sur la vente à terme.

Vendre à terme c'est vendre ce que l'on ne

possède pas à un prix déterminé dans l'espoir d'acheter avant l'époque de la livraison la marchandise à livrer à un prix inférieur au prix de vente. Exemple :

La rente 3 % vaut aujourd'hui 4 mars 101 francs ; pour des raisons à moi connues, je prévois que vers la fin du mois, elle ne vaudra plus que 100 francs. Je vends 300.000 francs de rente à 101 francs livrable à la fin du mois ; en somme je ne dois livrer mes titres qu'à la fin du mois et j'aurai à recevoir en contre-partie :

$\frac{300.000}{3} \times 101$ fr. $= 10.100.000$; le 27 mars, mes prévisions s'accomplissent et le cours du 3 % tombe à 100 francs, j'achète alors 300.000 francs de rente à 100 francs, j'ai donc à payer $\frac{300.000}{3} \times 100 = 10.000.000$.

J'ai payé 10 millions, je reçois 10 millions cent mille francs, j'ai donc réalisé un bénéfice brut de 100 mille francs.

Si mes prévisions avaient été fausses et

si le 3 °/₀ avait monté au lieu de baisser et que par exemple il ait valu à la fin du mois 101.50, j'aurais été obligé d'acheter mes 300.000 francs de rente à 101.50 et j'aurais eu à payer $\frac{300.000}{3} \times 101.50 = 10.150.000$ fr.

J'aurais donc perdu 50.000 francs puisque j'aurais eu à payer 10.150.000 francs ce que j'avais vendu d'avance 10.100.000 francs.

Donc, et ceci est le point sur lequel je veux appeler l'attention, quand une personne vend d'avance ce qu'elle n'a pas, elle se met dans l'obligation d'acheter la marchandise à livrer avant la date fixée pour la livraison.

Nous arrivons peu à peu à la notion de ce que les Américains appellent un « *Corner* ».

Un emprunt est composé d'un nombre limité de rente. Ainsi l'emprunt qui nous sert d'exemple est de 3 millions de rente, soit de 1 million de titres de rente rapportant 3 francs.

En suivant l'exemple de tout à l'heure

nous avons vu que Nathan en a cédé pour 300.000 francs à son groupe et qu'il a déposé le reste, soit 2.700.000 francs de rente.

Il ne peut donc y avoir à la disposition du public que 300.000 francs de rente, soit 100.000 titres de 3 francs.

Je suppose que les spéculateurs de la Bourse, ignorants des dispositions qu'à prises Nathan, et prévoyant une baisse, à laquelle, par esprit de vengeance, ils sont même heureux de contribuer. Supposons, dis-je, qu'ils vendent à découvert pour 600.000 francs de rente, soit 200.000 titres de 3 francs. Ils se trouvent pincés ; ils sont tombés dans le piège ; ils sont dans le coin « *corner* » parce qu'ils vont être dans l'obligation absolue d'acheter 200.000 titres et qu'il n'en existe que 100.000 sur le marché ; pour avoir les 100.000 autres ils devront s'adresser à Nathan lui-même qui se trouve le seul possesseur et qui les *leur vendra le prix qu'il voudra*.

Il devient le maître du marché.

L'opération en fait est beaucoup plus compliquée parce qu'il faudra agir doucement et prudemment, pour entraîner le gros public qui doit être amené à suivre le mouvement de hausse provoqué par le rachat des ventes à découvert.

Il faut faire durer la hausse suffisamment de temps pour liquider la totalité de l'emprunt ; on est donc obligé d'avoir recours au report ; c'est-à-dire à la remise de l'opération au mois suivant.

Je suppose que le spéculateur qui a vendu à découvert trouve, au moment où il doit acheter les titres qu'il s'est engagé à livrer, que ces titres coûtent trop cher, et qu'il conserve l'espérance que la hausse n'est que momentanée et que la baisse suivra fatalement.

Il a la ressource d'*emprunter* les titres au eu de les *acheter ferme* ; il va trouver un

possesseur de titres et il lui dit : *Prêtez-moi 100.000 titres pour un mois ; je vous paierai tant pour la location de ces titres et vous donnerai telle garantie que vous me demanderez.*

C'est ce que les gens de Bourse appellent acheter et revendre en même temps.

En résumé moyennant une prime appelée déport qui représente la location des titres il a reculé d'un mois la date de la livraison des titres qu'il avait vendus à découvert.

Dans l'espèce, c'est-à-dire dans l'opération qui nous occupe, le seul possesseur des titres, le seul qui puisse prêter des titres, c'est Nathan. Il louera donc ses titres et arrivera, ainsi à prolonger la hausse en refusant chaque mois l'opération à un certain nombre de spéculateurs qui seront forcés de se racheter.

Cette opération permet d'allonger la situation de lui donner l'élasticité nécessaire pour produire une hausse qui peut durer une année et deux même s'il le faut.

Ces quelques lignes permettront au lecteur de comprendre pourquoi lors du premier emprunt anglais de Nathan Mayer en 1819 pour 12 millions sterling (300.000.000 de francs), le nouveau fonds a immédiatement piqué une tête au-dessous du prix d'émission.

De plus dans les circonstances, cette baisse avait pour Nathan d'autres avantages. Il n'était pas encore, à ce moment (1819) maître absolu de la Banque d'Angleterre et pour obtenir les avances sur titres dont il avait besoin, il était nécessaire qu'il fasse pression sur la Banque en se servant du gouvernement anglais.

Les cours de l'emprunt tombant immédiatement au-dessous du prix d'émission, Nathan se précipite chez le ministre des Finances, lui montre la situation, la lui dépeint comme très critique, lui fait voir que, si lui Rothschild, vend les titres dont il est possesseur, il se produira une panique ; que le

crédit du gouvernement sera directement atteint, qu'il faut pouvoir attendre, qu'il ne doit pas vendre ; mais malgré sa puissance la maison Rothschild, n'a pas les reins assez solides pour absorber la totalité de l'emprunt et faire au Trésor les versements promis ; mais pourtant si le ministre voulait voir les directeurs de la Banque, il y aurait peut-être moyen de sauver la situation ; lui Rothschild déposerait les titres à la Banque qui créditerait alors le Trésor du montant de 85 à 90 % de la valeur au cours des titres déposés ; lui Rothschild paiera la différence, et demeurera devoir ; il se sacrifie pour le salut des finances de l'Angleterre ; il sait qu'il existe au « Stock-Exchange » une conspiration contre lui, mais si la Banque lui prête son appui il restera vainqueur, etc., etc... et patati et patata.

Si le ministre des finances est un honnête homme insuffisamment roublard, il cède

parce qu'il ne peut pas faire autrement ; si au contraire c'est un vieux singe à morale élastique il ferme un œil et regarde fixement Nathan avec l'autre, Nathan l'imite et immédiatement les deux augures se sont compris.

Le ministre aura une petite part de la belle galette ; il goûtera à la manne divine (Alma Mater). Nous verrons plus tard que le petit frère James avait bien profité des leçons de son aîné, car nous assisterons à des scènes identiques entre le chef de la maison de Paris et MM. de Villèle et Humann, ministres des finances du plantureux royaume de France, nouvelle terre promise des descendants de Mosché.

Comme l'histoire de la famille Rothschild que j'écris pour l'instant n'est en quelque sorte que l'introduction d'un ouvrage plus sérieux et plus méthodique sur les emprunts d'Etat des différents pays européens ; je ne

passerai pas en revue la masse des emprunts anglais qui ont servi de base à la fortune des Rothschild de Londres.

Je veux seulement ici présenter au public la belle figure de Nathan Mayer ; et donner une idée générale de sa façon d'être et de sa façon d'agir.

Naturellement ses biographistes ont mis dans sa bouche un certain nombre de mots d'esprit, ou soit-disant tels.

Les a-t-il réellement prononcés ? Jehovah seul le sait ! En tout cas, s'ils ont été inventés, cela n'a pas dû couter beaucoup à l'imagination des biographistes.

Ils brillent généralement par la platitude et l'ignorance, ce qui leur donne une certaine apparence de vérité.

Nathan Mayer peu de temps après avoir été fait baron par une majesté aussi catholique qu'autrichienne, rencontre le duc de Montmorency, et lui adresse ces paroles mémorables :

« *Je vous vaux bien, monsieur le duc, car*
« *si vous vous intitulez le premier baron*
« *chrétien, je suis moi, le premier baron juif.* »

C'était d'autant plus bête que Rothschild devait bien savoir qu'en 1783, Joseph II avait passablement ahuri le monde très-chrétien en créant baron un célèbre *Mardochée* à trois ponts, banquier de son état et connu sous le nom de Joseph Michael Arnstein.

Le mérite de cet Arnstein consistait en ce qu'il était l'époux d'une fort jolie femme nommée Fanny Itzig, laquelle, marchant sur les traces de feue Esther, partageait et embellissait l'impériale couche de Joseph II. Le vieux juif Itzig, qui florissait sous le règne de Frédéric-le-Grand avait eu deux filles mignonnes et jolies qui avaient épousé deux banquiers d'Israël, les nommés Arnstein et Eskeles. Pendant toute la durée du congrès de Vienne on ne parlait que des

fêtes et des mascarades données par ces deux gros Youtres, où brillaient d'un si vif éclat les ravissantes filles du richissime Itzig.

C'est pendant une de ces fêtes que Fanny avait fait Joseph II : d'où le tortil du mari. Nathan, je le répète, ne pouvait ignorer l'existence du baron Arnstein, ce qui enlève même jusqu'à de l'à-propos à sa grossièreté.

Un autre jour se trouvant en position de ne pouvoir refuser une pressante demande de secours qui lui était faite il s'écrie : « *Here* ! *write a cheque* ; *I have made one damn fool of myself* ».

Nathan Mayer était d'une avarice sordide et ses nombreux employés, quoique surchargés de travail, crevaient littéralement de faim. Ils étaient les plus mal payés de la capitale.

Nathan Rothschild a vu à ses genoux des rois et des empereurs, des lords et des ducs,

des évêques et des cardinaux, mais il n'a jamais eu d'amis.

Il s'était attiré de nombreuses haines par toutes les ruines qu'il avait semées autour de lui, et il recevait souvent des lettres de menaces qui troublèrent considérablement ses dernières années.

A sa mort on ne trouve dans son testament ni un don, ni un souvenir à aucun de ses employés ou serviteurs.

Quand aux legs de charité, ils brillent par leur absence.

Il n'y a pas un seul petit coin dans le caractère ou la personne de Nathan qui puisse inspirer une parcelle de sympathie.

C'est le juif dans ce qu'il a de plus répugnant. Il n'avait même pas l'estime de ses frères qui le méprisaient tout en admirant son génie.

En voici la preuve.

Vers la deuxième partie de sa carrière, le

bruit se mit à courir dans la population juive que Nathan Mayer allait renoncer à la religion de ses pères et, nouvel apostat, embrasser le christianisme.

Anselme Mayer de Francfort, le chef de la famille, dépêcha immédiatement des courriers à ses quatre frères leur enjoignant d'avoir à se rendre de suite à Francfort pour motif urgent.

Les fils d'Amschel se rendirent à cet appel et sitôt réunis, Amschel prenant à part Karl, James et Salomon les mit au courant de la situation. Puis ils rejoignirent Nathan et se dirigèrent tous les cinq vers le cimetière.

Là, devant la tombe de leur père, Anselme leur fit jurer en un serment solennel de ne jamais, pour aucun motif que ce soit, abjurer la religion du Dieu d'Israël.

Les cinq frères prononcèrent le serment.

Anselme et ses trois autres frères avaient donc cru Nathan capable d'une apostasie ;

or, pour qui connaît les juifs, c'est là le plus épouvantable des forfaits; je répète donc que, Anselme, Salomon, Karl et James ne pouvaient avoir aucune estime pour leur frère Nathan, puisqu'ils le supposaient capable d'une apostasie, et qu'ils avaient jugé nécessaire de le lier de nouveau, par un serment sacré, à la foi de ses ancêtres.

CHAPITRE XVIII

La postérité de Nathan Mayer

Nathan Mayer mourut à Francfort le 28 juillet 1836, il s'était rendu dans sa ville natale pour assister au mariage de son fils Lionel qui épousait sa cousine Charlotte, fille de Karl Mayer de Naples et d'Adélaïde Hertz.

Nathan laissa sept enfants, quatre fils et trois filles.

L'aînée des filles, Charlotte, née le 10 août 1807, épousa son cousin Anselme-Salomon, fils de Salomon Mayer de Vienne et de Caroline Stern.

La seconde fille Louise, née le 6 juillet 1820, épousa Charles son cousin, fils de Karl de Naples et d'Adélaïde Hertz.

La troisième fille, Anna, épousa un Anglais Henry Fitz-Roy. Il est plus que probable qu'elle dût se convertir au protestantisme.

Les filles n'héritèrent que de cent mille livres chacune (2.500.000 francs).

Les quatre fils sont :

1° Lionel-Nathan, né le 22 novembre 1808, mort le 3 juin 1879 ; il épousa en 1836, sa cousine Charlotte, fille de Karl de Naples et d'Adélaïde Hertz.

2° Anthony, né le 26 mai 1810, et mort le 4 juillet 1876. Il épousa sa cousine Louise Montefiore en mars 1840. Il était cousin de Mademoiselle Montefiore par sa tante Henriette Mayer, sœur de son père Nathan, qui avait épousé Abraham Montefiore, père de Louise.

Antony Rothschild n'eut que deux filles : Anna et Constance qui épousa lord Seymour.

3° Nathaniel, né le 2 avril 1812 et mort en février 1870 ; il avait épousé sa cousine

Charlotte, fille de James de Paris et de Betty de Vienne. Il se fixa à Paris après son mariage et y vécut jusqu'à sa mort.

Il laissa deux enfants : James-Nathan, dit aussi James-Edouard, et Arthur.

Le premier, né le 29 octobre 1844, avait épousé sa cousine Louise-Thérèse, fille de Charles de Naples. Il se suicida le 25 octobre 1881, dans des circonstances particulières, que nous tâcherons d'expliquer dans l'histoire de Paris, en se coupant le cou avec un rasoir.

Il laissait deux enfants : Henri, qui a épousé Mademoiselle Weisweiller, une juive ; et Jane, fiancée au baron Léonino, un juif.

4° Mayer, né le 26 juin 1818 et mort le 6 février 1874 ; il épousa en 1850 sa cousine Juliana Cohen, fille du frère de sa mère Johanna Lévi Barnet Cohen.

Il laissa une fille : Anna, morte en 1890 et qui avait épousé le comte Roseberry.

Lionel, dont nous allons nous occuper tout à l'heure, eut cinq enfants ; trois fils et deux filles.

La première Léonora épousa son cousin Alphonse, fils de James de Paris et de Betty de Vienne.

La seconde Evelina épousa son cousin Ferdinand fils d'Anselme Salomon de Vienne et de Charlotte Nathan Mayer de Londres.

Elle mourut en couches et son enfant ne lui survécut que quelques heures.

Les trois fils furent :

Nathaniel, né le 8 novembre 1840, successeur de son père ; il épousa sa cousine Emma fille de Charles de Naples et de Louise de Londres ; il possède un héritier du nom de Lionel Walter.

Le second fils est Alfred, né le 20 juillet 1842.

Le troisième Léopold, a épousé Marie Perugia de Trieste, le 19 juin 1881. Made-

moiselle Marie a apporté en dot, à son mari, un certain beau-frère Fritz dont la famille se serait bien passé.

Fritz Perugia, en effet, fit un pouf assez conséquent et les Rothschild, mis en demeure par M. Edwards du « Matin » s'exécutèrent, avec assez de mauvaise grâce du reste et payèrent un certain nombre de millions.

Les lecteurs, que cet épisode intéresse, trouveront aux annexes les articles du « Matin » à partir du 10 juillet et le communiqué du journal « le Temps » qui clôture l'incident (13 août 1891).

La branche de Vienne a eu, elle aussi, son Fritz Perugia en la personne du baron Franchetti, dont le procès en août 1892, fit le bonheur et la joie des lecteurs de « La Libre Parole ».

On trouvera les pièces de cet intéressant trucage dans les annales du volume consacré aux maisons de Vienne, Francfort et Naples.

Les mariages mixtes n'ont pas en général très bien réussi aux Rothschild et c'est bien naturel, car si d'un côté la noblesse est à genoux devant eux dans l'espoir d'en tirer quelques livres sterling, dans le fond du cœur, les lords méprisent les juifs et leur en veulent des bassesses et des lâchetés que l'amour de l'or leur fait commettre.

Un grand seigneur, un noble Lord aurait honte de paraître aimer sa femme et de lui être fidèle, parce qu'il tient à afficher publiquement que lui le grand seigneur, le noble Lord, a pris la JUIVE uniquement pour son argent et quelle ne lui est rien, et alors il s'empresse d'afficher une femme en renom, cocotte ou actrice, afin que nul n'en ignore, et bien entendu il paye ses maîtresses avec l'argent de la femme légitime, ce qui n'est certainement pas propre.

Le noble mari méprise sa femme parce qu'elle est juive et la femme méprise son

mari parce qu'elle le paye comme un laquais. Ce mépris réciproque n'est naturellement pas fait pour engendrer la bonne harmonie dans un ménage.

La femme finit par se consoler extra-muros et le mari corrompu par l'or ferme les yeux et laisse faire.

La juive qui vit dans son monde juif reste généralement honnête femme, mais celle qui fréquente le monde se laisse corrompre très facilement. Même la juive mariée à un juif, supporte mal la corruption du grand monde arien; elle n'est pas faite pour ce milieu et il existe peu de juives dans le monde qui jouissent d'une réputation intacte.

Je ne peux malheureusement pas, par suite du respect que tout galant homme doit à une femme, entrer dans des détails à ce sujet, mais tous ceux qui sont quelque peu au courant des scandales mondains com-

prendront ce que je veux dire, sans qu'il soit la peine d'insister, et reconnaitront que les Crésus juifs ne sont pas toujours aussi heureux qu'on pourrait le croire.

Les gagneurs d'argent à poigne de la famille Rothschild sont les cinq fils d'Amschel, c'est-à dire : Anselme de Francfort, Salomon de Vienne, Nathan de Londres, Karl de Naples et James de Paris.

Le maître à tous est sans contredit Nathan, puis viennent James de Paris, Salomon de Vienne, Anselme de Francfort et Karl de Naples. La seconde génération de banquiers se compose de :

Lionel de Londres, Alphonse de Paris, Anselme-Salomon de Vienne, Charles, Guillaume et Adolphe de Naples.

Le chef de la maison de Francfort étant mort sans héritier, Guillaume et Charles retournèrent à Francfort, laissant Adolphe à Naples.

Ce dernier très peu Rothschild comme nous le verrons, abandonna très vite les affaires.

Il se produisit une très grande différenciation entre les fils et petit-fils de Mayer Amschel. Alphonse ne ressemble pas plus à James que Lionel à Nathan.

Le climat et la race, au milieu desquels vécurent les descendants du vieux juif de Francfort, eurent une grande influence sur leur évolution. Nathan Mayer ne cherche que la fortune ; peu lui importent les moyens d'acquérir. L'or est son unique objectif et il réussit au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ses fils vont lutter pour la position politique et mondaine et ils auront plus de difficultés à vaincre que le père n'en a jamais eu dans la recherche de la fortune.

Nathaniel comme je l'ai déjà dit se fixa à Paris lors de son mariage avec sa cousine Charlotte, fille de James. Il ne compte plus

à Londres et nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment.

Reste donc Lionel, Anthony et Mayer. Lionel eut pour fonction de continuer les affaires ; c'est le banquier, mais déjà moins âpre aux affaires que son père Nathan et surtout moins boursier.

Nathan Mayer était une *brute finie*.

Lionel tend à devenir un *gentleman*.

Ses deux frères Mayer et Anthony vont avoir à conquérir la position politique et mondaine. Mayer et Antony devront séduire la noblesse et la haute bourgeoisie.

N'ayant que des filles, ils devront les marier dans le grand monde ; et en effet Anna fille de Mayer, épouse l'Earl de Roseberry, et Constance fille d'Anthony, épouse lord Seymour.

Une évolution au christianisme n'a même pas été loin de germer dans l'esprit des enfants de Nathan et sans l'influence des

frères du continent et surtout de la grand'-mère Gutta Schnapper, nul doute qu'elle n'aurait eu lieu.

Le climat du nord n'est pas propice aux religions sémitiques et une famille juive, occupant à Londres la position qu'occupent les Rothschild, doit se christianiser à un moment donné, c'est une question de temps, mais l'évolution est fatale.

Pour ouvrir ici une parenthèse, cette question de race a été et est toujours l'unique préoccupation de Guillaume II. Le jeune empereur d'Allemagne a parfois des prescences bien curieuses ; il se rend compte que si, de la politique religieuse, nous avons passé à la politique d'intérêt, nous devons forcément arriver à la politique de race, la seule et vraie politique de l'avenir.

La race aux yeux bleus est la race supérieure et c'est à elle qu'appartiendra l'empire du monde ; les races aux yeux noirs doivent

disparaître ou se fondre dans la race victorieuse. Si la religion chrétienne s'est divisée en trois parties pour former des religions russe, protestante et catholique, c'est faute à l'église et à Charlemagne d'avoir compris la prépondérance du Nord. Si au lieu de fonder les Etats du pape en Italie, au Sud, au milieu des yeux noirs dans un pays chaud, énervant, sensuel et corrupteur, Karl-le-Grand avait transporté la papauté à Aix-la-Chapelle, il n'y aurait jamais eu qu'une seule religion chrétienne et la face du monde aurait été changée.

Le jour où la question de race l'emportera sur la question de patrie (qui n'a sa raison d'être qu'à condition d'être une question de race), la civilisation aura fait un grand pas.

L'Europe doit appartenir à la race supérieure, et pour maintenir son intégrité, elle devrait chasser de son territoire tout ce qui ne fait pas partie d'elle-même. C'est ce qu'à

compris le Kaiser aux yeux bleus et c'est ce qu'il rêve d'accomplir.

A noter en passant que la presque totalité des races royales appartient à la race aux yeux bleus.

CHAPITRE XIX

Lionel Nathan de Rothschild

Mais j'en reviens à mes Rothschild.

Lionel n'avait que vingt ans lorsqu'il succéda à son père dans la direction de la maison de Londres.

Le premier résultat fut l'affranchissement de la maison de Paris ; James était resté jusqu'alors sous la coupe de son frère Nathan, pas une affaire quelque peu importante qui ne fut soumise à la décision du roi du marché anglais ; mais une fois Nathan mort, James, comme je viens de le dire, reprit immédiatement son indépendance et commença à voler de ses propres ailes.

Du reste Lionel avait déjà fort à faire à gouverner seul la maison de Londres et ce

fut plutôt un soulagement pour lui. Les deux frères Mayer et Anthony n'avaient que peu de goût pour les affaires et ne figuraient que nominalement dans la maison de banque, l'éducation purement anglaise qu'ils avaient reçue portait largement ses fruits ; les sports sous toutes leurs formes avaient pour eux infiniment plus d'attraits que le mystère des arbitrages et des changes.

Le vieux Nathan, leur père, aurait pu réciter par cœur les cotes journalières des valeurs en Bourse depuis vingt-cinq ans. Mayer et Anthony leur préféraient le stud-Book et la cote des Bookmakers. Certains auteurs ont vu là un projet fait à l'avance, et comme je le disais il y a quelques pages, il pourrait sembler que les enfants de Nathan se partageaient la besogne ; Lionel cherchant à conserver et à augmenter la fortune rothschildienne, les deux autres frères s'attaquant au grand monde puis à la chambre des Lords.

Mais je pense qu'il n'y a pas eu là à proprement parler, préméditation et plan arrêté par avance. Il y a eu évolution, la race de Mayer Amschel, cédant à l'influence de milieu, commence à s'arianiser.

C'est bien à ce point de vue qu'il faut étudier l'histoire des Rothschild de Londres. La correspondance qui dut être échangée entre l'ancêtre maternelle la vieille Gutta Schnapper, qui croupissait dans la Judengasse, et les brillants sportsmen qu'étaient Mayer et Anthony, jetterait une vive lumière sur la question, mais je suis bien persuadé qu'elle ne ferait que confirmer ma manière de voir.

Lionel dès son adolescence avait été rompu aux affaires, car son père Nathan, connaissant la maladie qui pouvait l'enlever d'un jour à l'autre, avait pris grand soin de préparer le plus vite possible son fils aîné à l'énorme charge qui pouvait lui tomber subitement sur les épaules.

Aussi, à la mort du père, Lionel était-il prêt déjà depuis plusieurs années à recueillir sa succession.

La roublardise et la canaillerie du père étaient devenues finesse et malice chez l'enfant. De plus Lionel n'avait pas à créer, il n'avait qu'à conserver et à augmenter, le gros ouvrage était fait, les cadavres étaient rangés en ligne de bataille et il n'y avait plus qu'à les enterrer.

La position de Lionel au « Stock-Exchange » est très différente de celle de Nathan.

Lionel balaie toute la canaille qui formait la camerilla paternelle et lui servait à préparer les magnifiques escroqueries financières dans lesquelles il excellait ; aussi l'avènement de Lionel au sceptre royal des Rothschild londoniens fut-il fort mal vu de la population israëlite.

Les vieux juifs de la capitale des Iles-Britan-

niques levaient les bras au ciel en invoquant Jehovah et se couvraient la tête de cendres.

Ils n'avaient pas encore compris le juif moderne, roulant en voiture, se faisant habiller chez Pool, demeurant dans un palais, et comble d'abomination, faisant usage du tub journalier, de la brosse et du peigne.

En 1836, date de la mort de Nathan, le vrai juif, le croyant et le pratiquant, le vrai descendant du père Job, était encore un être sale et dégoûtant, ayant oh ! comble d'ironie, la même horreur pour le bain et pour le cochon.

L'antique Amschel, le père à tous, est le juif sordide, sale en dessus et en dessous.

Les cinq enfants sont déjà mieux, ils continuent à être sales en dessous, mais l'extérieur s'approprie.

La troisième génération de Londres, la plus avancée, est déjà propre en dessus et

en dessous ; elle se sardanapalise, au grand désespoir des prophètes de la crasse qui croient avant tout au dogme de la saleté.

Au point de vue de la spéculation, la très grande différence entre Nathan et Lionel c'est que le père travaillait avec le choc en retour tandis que le fils ne profite que de l'action directe. Quand Nathan obtenait le premier une heureuse nouvelle, il commençait par vendre ostensiblement pour tromper le public ; Lionel au contraire, achète hardiment pour profiter seulement de la hausse.

En somme au point de vue des choses, le fils spécule là où le père avait volé.

Les spéculations du père étaient aussi malhonnêtes que faire se pouvait ;

Les spéculations du fils sont aussi honnêtes qu'une spéculation peut l'être, en admettant que l'adjectif « honnête » puisse qualifier le substantif « spéculation ».

Mais au point de vue politique, la puissance du fils sera bien plus dangereuse pour l'Etat que ne l'était celle du père.

Quand le père Nathan vendait ou achetait des consolidés on se demandait à Londres quelle sale opération, quelle louche affaire le vieux singe était en train de bibeloter.

Quand Lionel vend, on a peur d'une complication diplomatique.

Le baron Lionel s'occupa surtout du placement des emprunts ; il fut participant dans plus de 18 emprunts gouvernementaux, montant à environ 160 millions de livres sterling (4 milliards de francs).

Il travailla pour tous les gouvernements et servit d'agent financier général à l'Empire russe, auquel, entre parenthèse, il montra bien que le servage n'était pas aboli.

Ce fut Lionel qui prêta au gouvernement anglais les 4 millions de livres (100 millions de francs) nécessaires à acheter les parts

que possédait le Khédive dans le canal de Suez.

Ce prêt des Rothschild de Londres est le point de départ de l'occupation de l'Egypte par les Anglais. C'est encore une faveur que nous devons, nous autres Français, à la maison de Londres.

L'histoire de l'emprunt russe qui fut raté par Lionel est on ne peut plus intéressante à conter, car elle montre le juif vieux jeu, le juif ancestral luttant dans le cœur du Rothschild contre le juif moderne, politique et libéral.

Or donc le gouvernement russe était sur le point de contracter un fort emprunt destiné à peu près uniquement à continuer la campagne contre la Pologne, qui se révoltait contre le despotisme et les cruautés de son puissant voisin.

Naturellement le ministre des finances s'était comme de coutume, adressé à la

fameuse maison de Londres ; mais Lionel, au lieu de sauter avec avidité sur le bon morceau qui lui était offert, hésitait.

C'est qu'il était à ce moment en pleine lutte pour obtenir son entrée à la chambre des communes. Pour faire pression sur la chambres des Lords et pour créer en sa faveur un mouvement de l'opinion publique il avait prêché la liberté des peuples, il avait crié contre les autocrates, pleuré sur les opprimés, il s'était lamenté sur le sort des malheureux Polonais, et avait même souscrit de fortes sommes pour leurs comités de défense. Dans le fond, très naturellement, il se fichait des Polonais d'une façon tout à fait extraordinaire, d'autant plus qu'il savait très bien que la vermine juive martyrisait, pressurait et ruinait la Pologne bien plus profondément que le Czar et qu'il n'ignorait pas non plus que les juifs de ce malheureux pays étaient tous à la solde du gouvernement russe au-

quel ils servaient d'espions et d'indicateurs ; mais il utilisait en politique, pour obtenir de la popularité, les mêmes moyens dont se servait son père Nathan à la Bourse pour râfler l'argent des pontes et alors il avait peur du mauvais effet que produirait sur l'opinion publique la vue de la maison Rothschild souscrivant d'une main pour les malheureux Polonais et de l'autre main fournissant à la Russie de l'argent pour les combattre.

Il pensait, que s'il se chargeait de la négociation de l'emprunt russe il serait accusé publiquement dans la presse de forfaire à toutes ses belles déclamations libertaires ; qu'il servirait de but aux plaisanteries et aux ricanements de la foule, qui constaterait que ses opinions s'arrêtaient à sa poche, et que chez lui comme chez ses ancêtres l'amour du lucre étouffait tout sentiment noble et alors son admission à la chambre des communes serait définitivement compromise.

Mais d'un autre côté l'emprunt moscovite était une grosse affaire, il y avait là des millions à gagner et dame quand on a du sang juif dans les veines, c'est dur de perdre des millions pour gagner un peu d'honneur. Et le bon Lionel hésitait ; la race juive luttait contre l'éducation anglaise ; c'était une tempête sous un crâne.

Bref au moment où après avoir fortement tergiversé le fils de Nathan, fidèle aux traditions paternelles, se décidait à sacrifier son avenir politique à ses écus et son honneur à sa caisse, l'affaire lui fut soufflée et l'emprunt donné à un concurrent. Le baron Lionel ne s'en consola jamais.

CHAPITRE XX

Le baron Lionel cherche à s'asseoir

En 1847, Lionel se présenta à la députation dans la City de Londres et fut nommé ainsi que son collègue John Russel.

A ce propos le chef du cabinet monta à la tribune de la chambre des Communes pour demander à ce que le serment d'abjuration fut aboli en ce qui regardait les sujets juifs de sa très gracieuse Majesté.

Un projet de loi fut proposé peu après, soutenu par Gladstone et attaqué par Sir Robert Inglis, un anglais de race, qui ne se laissait pas facilement influencer par les considérations financières.

Après plusieurs remises et une très longue

discussion le projet fut voté à une assez grosse majorité.

Ce premier vote coûta fort cher à la famille Rothschild, mais ne leur servit à rien, car la loi fut impitoyablement rejetée par la chambre des Lords moins sensible pour l'instant aux arguments rothschildiens que les membres de la Chambre des Communes.

Le baron Lionel envoya donc sa démission, mais il se présenta de nouveau devant ses électeurs qui le nommèrent pour la seconde fois, avec une grosse majorité (7000 voix).

On essaya alors de l'agitation populaire, on fit des *meetings*, et on obligea lord Russel à presenter un nouveau bill à la Chambre ce qui fut fait le 30 mai 1850.

Mais les ministres n'etaient pas très chauds et n'avaient qu'une très legère envie de representer un bill qui etait certain d'être rejete par la Chambre Haute.

Pour leur forcer la main, les Rothschild

organisèrent un *meeting* monstre au cœur de la City et il y fut décidé que le baron Lionel devait donner de sa personne et revendiquer hautement sa place à la Chambre. Lionel fit la grimace, car, s'il voulait bien payer de ses écus, il n'aimait pas trop à payer de sa personne ; mais il fut quand même forcé d'obéir.

Lors donc le baron autrichien s'armant de tout son courage s'avança héroïquement, le 26 juillet 1850, jusqu'au banc de la Chambre des Communes où il demanda à prêter le serment comme membre de la Chambre pour la City de Londres. A la demande de l'huissier s'il désirait prononcer le serment sous la forme protestante ou sous la forme catholique, il répondit, en bon juif, qu'il désirait jurer sur l'Ancien Testament.

Le président de la Chambre, saisi de l'incident, pria le nouveau venu de se retirer et la discussion commença brillamment menée par Sir Robert Inglis.

Un ami de la maison de banque proposa alors que le baron Rothschild fut appelé et entendu sur la question.

Cette demande fut combattue et repoussée, puis la discussion fut ajournée. Le 2 août la Chambre des Communes vota que le baron Lionel de Rothschild n'avait aucun droit à occuper son siège avant d'avoir prononcé le serment légal.

Le fils de Nathan ne se découragea pas, d'autant plus qu'il courait après son argent et en avril 1851, un projet de loi fixant un nouveau serment à l'usage des juifs fut présenté et voté à la Chambre des Communes. *Ceci était mieux.*

Mais la Chambre des Lords, toujours incorruptible, s'empressa de rejeter le projet de loi qui devait permettre au juif Lionel de s'asseoir sur les bancs de la Chambre des Communes. *Ceci était moins bien ;* d'autant plus que la guerre de Crimée venait d'écla-

ter, il fallait attendre des temps meilleurs.

En 1852, Lionel fut élu pour la troisième fois député de la City de Londres.

En 1853, un nouveau projet de loi était présenté afin qu'à la fin des fins le malheureux baron pût trouver un siège pour s'y reposer d'être resté membre debout pendant si longtemps.

Le bill passa à la Chambre des Communes, mais les nobles Lords l'envoyèrent rejoindre au panier les bills précédents.

Ceci devenait ridicule et Lionel commença à se fâcher. Ce fauteuil qu'on lui refusait prenait des proportions épiques ; son compte-courant s'allongeait d'une façon démesurée ; le baron calculait que s'il empilait les uns sur les autres tous les écus que lui coûtait son siége à la Chambre des Communes ils dépasseraient de beaucoup les hauteurs du Sinaï ; il lui avait déjà sacrifié, involontairement il est vrai, l'emprunt russe, ça ne pou-

vait plus durer comme ça, le baron en perdait le sommeil.

Enfin un jour, ou plutôt une nuit, l'ombre de Nathan apparut à son fils et lui conta l'apologie du banquier et de la banque d'Angleterre.

A son réveil le baron Lionel, nouvel Achille, se retira sous sa tente et fit prévenir le gouvernement de sa très gracieuse Majesté que, dès l'instant qu'on ne le trouvait pas bon pour occuper un siège à la Chambre des Communes, le gouvernement anglais ne trouverait pas mauvais qu'il s'abstint pour l'avenir de toutes relations financières avec le Trésor anglais.

Mais les temps étaient changés. La situation financière de l'Angleterre se trouvait alors dans un état tel que le ministère pouvait se passer des services de la puissante maison de banque ; le gouverment haussa les épaules et laissa le nou-

vel Achille se morfondre sous sa tente.

Mais Lionel espérait toujours, il pensait que le beau temps ne durerait pas toujours et que son tour viendrait.

En 1857, le fils de Nathan pressentant qu'on allait avoir besoin de ses services se présenta pour la quatrième fois devant ses électeurs et fut nommé.

Un nouveau projet de loi fut présenté à la Chambre Haute, mais décidément Lionel avait la guigne, car il fut encore rejeté.

Pour le coup le baron de Rothschild se fâcha tout rouge et manqua d'avoir une attaque ; il menaça haut et fort ; toutes les influences furent mises en jeu ; la reine elle-même dut intervenir auprès d'une partie des Lords.

Enfin le veau d'or triompha, la noblesse dut s'incliner et un bill fut voté et sanctionné le 23 Juillet 1858.

Le 26 du même mois, jour mémorable,

LIONEL NATHAN MAYER, BARON DE ROTHSCHILD, JUIF FRANCFORTOIS, eut enfin l'ineffable bonheur de s'asseoir triomphalement sur ce siège qu'il avait attendu pendant dix ans ; il y resta jusqu'en 1874, époque à laquelle il fut blacboulé lors de la grande défaite du parti libéral. Lionel avait donc siégé à la Chambre des Communes de 1858 à 1874, soit pendant une période de 16 ans ; pendant ce long espace de temps, il ne prit pas la parole une seule fois, mais comme le disait son collègue, M. Goschen, il exerçait plus d'influence sur le gouvernement du fond de sa maison de banque que les grands orateurs de son parti du haut de la tribune.

CHAPITRE XXI

Les Rothschild en Egypte

Le baron Lionel s'occupa en 1871-72 du réglement de change du paiement de l'indemnité de guerre; il fut en quelque sorte avec ses cousins Charles et Guillaume le trésorier receveur du gouvernement allemand, tandis que le baron Alphonse, grâce à la haute influence de M. Thiers, le pseudo-libérateur du territoire, agissait comme représentant du Trésor français.

Ce sinistre farceur de Monsieur Thiers avait pu apprécier les sentiments patriotiques dudit baron Alphonse, à la façon pleine de délicatesse et de tact avec laquelle les Prussiens avaient traité son château de Ferrières.

L'état-major allemand avait déclaré en

entrant dans la propriété du baron qu'il se sentait là comme chez lui, et qu'on y respirait l'air du « Vaterland ».

Ce fut le baron Lionel de Rothschild qui fournit pendant la guerre 1870-71 à tous les besoins de l'Allemagne,

Inutile de dire, n'est-ce pas, que l'emprunt français qui fut pris plus tard par Morgan avait d'abord été absolument refusé par la famille Rothschild.

Il n'y a du reste pas à s'en étonner, ni à leur en vouloir ; car, après tout, les Mayer sont de Francfort et c'est du plus pur sang de juif allemand qui coule dans leurs veines ; c'est donc en quelque sorte par patriotisme pour l'Allemagne, leur patrie d'adoption, qu'ils ont refusé de prêter à la France et qu'ils ont ouvert leur caisse à l'Allemagne ; nous ne pouvons loyalement que les en féliciter.

Le baron Lionel joua aussi un rôle impor-

tant dans le réglement des affaires égyptiennes du Crédit-Foncier.

Cet excellent baron de Soubeyran avait embarqué cet établissement dans une affaire de prêt au gouvernement Khédivial pour la somme respectable de 168 millions 246 mille 326 francs 82 centimes.

L'affaire absolument contraire à la lettre comme à l'esprit des statuts n'était pas mauvaise pour cela, tout au contraire, et si elle eut été menée honnêtement elle aurait pu faire gagner, illégalement il est vrai, une très grosse somme au Crédit Foncier.

Par suite de complications trop longues à raconter ici, le nouveau directeur du Crédit Foncier, l'intègre M. Christophle, eut à se charger de la liquidation des gages.

Il y fit, parait-il, sa fortune : Je serais désolé de jeter ici la moindre note défavorable sur l'honnêteté proverbiale de M. Christophle, mais il paraît qu'il posséde actuelle-

ment une très grosse fortune, on parle de milions et de millions; or comme l'intègre M. Christophle gagnait une cinquantaine de mille francs à peine chaque année comme directeur de notre sublime établissement de prêts hypothécaires, il parait probable que ce n'est pas avec les économies réalisées sur son traitement qu'il a formé son énorme et prodigieuse fortune.

De plus j'ai eu souvent l'occasion de vérifier, que les millions ne se rencontrent pas sous les pieds des chevaux, et puisque M. Christophle possède des millions il faut bien qu'il les ait gagnés quelque part. La seule chose dont je suis parfaitement sûr c'est, qu'étant donnée l'impeccable réputation d'intégrité dont il jouit à si juste titre, il ne peut les avoir gagnés que d'une façon irréprochable. Quant à ce pauvre Soubeyran on lui a posé un magistral lapin et comme il n'y était pas habitué, ça lui a été très dé-

sagréable et dans sa mauvaise humeur il a été jusqu'à laisser planer l'ombre d'un soupçon sur l'intégrité proverbiale de M. Christophle, ce qui était certainement très vilain de sa part, et il doit le regretter.

Pour en revenir à nos Rothschild, il ont acheté la presque totalité des créances au Crédit Foncier et ont gagné des sommes considérables ; de plus, au point de vue politique ce gage passant des mains des Français aux mains des Anglais donnait à ces derniers une prépondérance énorme dans le pays.

Cette affaire du Crédit Foncier, imaginée par Soubeyran et qui devait donner à la France une action considérable en Egypte, a tourné au profit de l'Angleterre, grâce à M. Christophle. (Il y a certain voyage Goschen et Joubert dont l'histoire ne manquerait pas d'intérêt. Ce Joubert est celui que nous retrouverons comme intermédiaire avec

Alphonse de Rothschild dans l'affaire des cuivres).

Je suis persuadé que ledit M. Christophle, qui est l'honnêteté même, doit répandre des larmes de sang en pensant à tout le mal qu'il a fait à son pays.

L'affaire commencée par Lionel fut terminée par son fils Nathaniel.

Les premiers achats datent de 1879, ils comprenaient 78.587 obligations de la Daïra Sanieh, 7.858 obligations de la Daïra Khassa et 5.934 obligations des chemins de fer.

Le tout fut vendu pour 31 millions 19 mille 860 francs 31 centimes, laissant au Crédit-Foncier une perte de 10 millions 415 mille 176 francs 12 centimes. En plus 136.000 obligations unifiées pour le prix de 39.375.310 francs 43.

Le restant fut liquidé peu à peu à l'amiable ; M. Christophle pensant que cela n'avait que peu d'intérêt pour le public ne fait qu'ef-

fleurer la question dans les comptes-rendus de 1881 et 1882, ce qui fait que j'ai le regret de ne pouvoir citer des chiffres. Mais en tout cas, ce qui est le principal, la maison Rothschild de Londres et le gouvernement anglais furent très satisfaits financièrement et politiquement parlant de cette grosse opération ; ils en témoignèrent platoniquement bien entendu, leur reconnaissance à l'honnête M. Christophle qui en avait les larmes aux yeux.

La maison Rothschild a fait beaucoup pour l'Égypte ; elle y a encore de très gros intérêts et a exprimé tout récemment encore au gouvernement anglais, qu'elle désirait que l'occupation fut maintenue, elle ajoutait que, si la France se permettait de trouver la chose mauvaise, elle écrirait à la maison de Paris de mettre à la raison la presse, les ministres et le parlement. La maison Rothschild de Londres s'occupa aussi des em-

prunts brésiliens et chiliens, elle laissa absolument de côté la République Argentine qu'elle abandonnait à la maison Baring, la grande concurrente attaquée dès 1810 par Nathan Mayer et qui vivait encore, plus resplendissante que jamais, en 1874. Mais tout en ayant la consolation de laisser un ver rongeur en plein cœur de la maison rivale, Lionel mourut presque subitement en 1879 (3 juin) sans avoir pu contempler de ses propres yeux la ruine de cette fameuse maison. Ses deux frères, Mayer et Anthony le nouveau baronet anglais, l'avaient précédé dans le sein de Jehovah ; son fils aîné Nathaniel hérita du titre.

CHAPITRE XXII

Ethnographie des Rothschild de Londres

Lionel laissait trois fils.

L'aîné Nathaniel, lord anglais de par la propre volonté de sa très gracieuse Majesté la reine Victoria, succéda à son père dans la direction de la maison de banque.

Les deux autres fils, Léopold et Alfred, succédèrent au rôle mondain et sportif de leurs deux oncles Mayer et Anthony.

Lord Nathaniel eut la gloire de voir tomber la puissante maison Baring ; les Rothschild minaient sourdement ce colosse depuis 1810, date du suicide de Goldsmidt, l'associé de Francis Baring.

Il est curieux de remarquer que les Roths-

child n'ont jamais voulu toucher ni à l'Espagne ni aux colonies espagnoles.

On pourrait trouver la clé de cette antipathie dans l'étude du stupéfiant projet qui avait été proposé par Ouvrard dans les premières années du siècle et qui n'a été qu'à un doigt d'être exécuté par Hoop, Baring et Ouvrard, les trois plus grands ennemis de la maison Rothschild et en même temps les trois plus grands financiers de leur époque. Mais ceci m'entraînerait trop loin, car il faudrait un volume entier pour écrire cette épopée financière.

L'avenir, non point financier mais ethnique des Rothschild de Londres est assez compromis. La branche française de la maison anglaise, issue de Nathaniel a deux représentants mâles :

Arthur et Henri qui vient d'épouser Mademoiselle Weisweiller.

Ces deux représentants n'ont aucune es-

pèce de valeur personnelle. Ils sont comme tout le monde.

La maison de Londres a pour héritier direct Lionel Walter.

L'avenir des Rothschild londoniens dépendra beaucoup du mariage de ce jeune homme.

Si ses parents ont l'intelligence de lui chercher une femme, en ne se préoccupant que de la question ethnique, la race peut encore être régénérée ; mais s'ils font entrer en ligne de compte les questions de religion, de fortune ou de relations mondaines, la race est perdue.

Léopold et Alfred n'ont rien produit. Voici du reste la composition, en teneur de sang des différents descendants de Nathan Mayer de Rothschild.

1° Lionel Walter :	1/4 du sang d'Amschel ;
	1/4 — de Gutta Schnapper ;
	1/4 — d'Adélaïde Hertz ;
	1/4 — de Johanna Cohen.

2° Son père lord Nathaniel :
- 1/4 du sang d'Amschel ;
- 1/4 — de Gutta Schnapper ;
- 1/4 — d'Adélaïde Hertz ;
- 1/4 — de Johanna Cohen.

3° Sa mère Emma de Naples :
- 1/4 du sang d'Amschel ;
- 1/4 — de Gutta Schnapper ;
- 1/4 — d'Adélaïde Hertz :
- 1/4 — de Johanna Cohen.

Généalogie d'Emma de Naples :

Amschel et Gutta Schnapper

Karl Mayer et Adélaïde Hertz ; Nathan Mayer, Johanna Cohen.

Charles de Naples..... épouse.... Louise de Londres.

Emma de Naples.

Généalogie de Nathaniel de Londres :

Amschel et Gutta Schnapper.

Karl Mayer et Adélaïde Hertz ; Nathan Mayer, Johanna Cohen.

Charlotte de Naples..... épouse.... Lionel de Londres.

Nathaniel de Londres.

Nathaniel de Londres et Emma de Naples avaient donc exactement le même sang ; ils n'étaient pas cousins germains, ils étaient frère et sœur ethniquement parlant, bien entendu.

Emma de Naples a pour grand'mères :	— Adélaïde Hertz.
	— Johanna Coheu.
et pour grands-pères :	— Karl Mayer.
	— Nathan Mayer.
Lord Nathaniel a pour grand'mères :	— Adélaïde Hertz.
	— Johanna Cohen.
et pour grands-pères :	— Karl Mayer.
	— Nathan Mayer.

Ainsi non-seulement le mariage est ethniquement incestueux, mais les deux grands-pères étaient frères.

Le jeune Lionel Walter se trouve donc dans de très mauvaises conditions puisqu'il se trouve être enfant, physiquement sinon légalement incestueux de frère et sœur et il possède exactement la même teneur en sang que son père et que sa mère, ce qui ne peut résulter que du mariage ethnique du frère et de la sœur. Il y a donc gros à parier que

Lionel Walter n'aura pas d'enfants à moins que.... ? Léopold et Alfred ont naturellement la même teneur en sang que leur frère Nathaniel c'est-à-dire :

1/4 d'Amschel.

1/4 Gutta Schnapper.

1/4 Adélaïde Hertz.

1/4 Johanna Cohen.

Quant à Henri l'arrière petit-fils de Nathan son sang est légèrement différent, par suite de sa grand' mère Betty de Vienne, qui apporte à la famille un peu du sang de sa mère Caroline Stern.

Le sang d'Henri se compose en effet de :

9	trente-deuxième	d'Amschel.
9	—	de Gutta Schnapper.
8	—	de Johanna Cohen.
2	—	de Caroline Stern.
4	—	d'Adélaïde Hertz.
32		

Voici du reste son tableau généalogique.

Salomon MAYER et Caroline STERN

et

Betty de Vienne

Charlotte de Paris

Londres

anna-Lévi-Barnet C

athaniel (2 av. 1812. — fév. 18

épouse sa cousine
Charlotte de Paris
fille de James.

James-Edouard
(29 oct. 1844 - 25 oct. 1881)
épouse
Louise-Thérèse
de Naples
fille de Charles
(suicidé)

Arthu

weiler.

Jane
épouse le 1er avril
1896 le baron
Léonino.

TABLE

Baugé (Maine-et Loire). — Imprimerie Daloux.

En Vente

Du même Auteur

BANQUE DE FRANCE

Caisses d'Epargne

L'Or et l'Argent

Question Semitique

19 90 304ST2 53 005 BR 2V 4072

Stanford University Libraries
3 6105 022 621 028

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6063
(650) 723-1493
grncirc@stanford.edu

All books are subject to recall.

DATE DUE

DEC 04 2004

DEC 1 2004